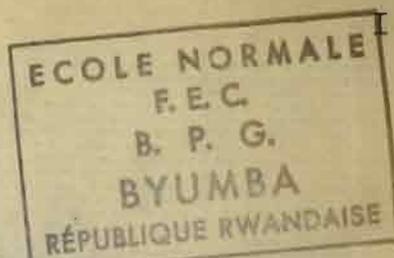


SIX HEURES A VIVRE



Personnages: Le Bourgmestre ROUDNIK
Le Professeur PLUCK
Le Notaire SAUER
Le Pharmacien Serliev
Le Chef de la Police TOMBERGAU
Le Marchand de draps MILLENBURG
Le Cabaretier ZILAK
L'Horloger PINFEL
L'Employé de la Mairie SILLING

Décor

Le décor représente une place publique devant le palais municipal de Trelisberg, ville imaginaire de l'Etat, également imaginaire, de Moranie quelque part dans les Balkans. Au fond, le petit palais municipal où demeure le Bourgmestre Poudnik. S'il n'est pas possible d'y pratiquer une sorte de porte d'entrée et que l'on dispose que d'une toile de fond, les entrées de Poudnik s'effectueront par les pans coupés de gauche ou de droite. A gauche la boutique de Pinfel, l'horloger. Si l'on peut ménager une vitrine, on y placera des montres, des pendules, etc... A droite, le cabalet de Zilak, surmonté d'une enseigne apparente portant ces mots: " Au merle Blanc" Devant le cabalet deux petites tables rondes et quelques tabourets. L'action se passe à une époque indéterminée; que l'on peut situer vers 1920, mais qui peut être avancée ou reculée, sans que cela ait une influence sur les costumes portés par les personnages. Décor unique pour les trois actes. (Les indications gauche ou droite sont précises en regardant la scène.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I: Pinfel, Millenburg, Silling.

Au lever du rideau, Millenburg est assis à une table de la terrasse de l'auberge de Zilak. Il a deux pots de bière devant lui, le premier vide le second encore à moitié plein. Pinfel, assis à une autre table, lui tourne le dos. Millenburg lit un journal, tandis que l'horloger Pinfel est en train de réparer un réveille-matin. Au fond de la scène, Silling balaie consciencieusement le seuil du palais municipal.

PINFEL (secouant le réveille-matin et le portant à son oreille) - Eh bien, est-ce que tu vas te décider à marcher ? (Millenburg le regarde par dessus son épaule et hoche la tête avec commisération) Allons, allons, un bon mouvement.

MILLENBURG (interrompant la lecture de son journal et se retournant) - M. Pinfel, malgré tout le respect que je vous dois, permettez-moi de vous dire que vous êtes complètement ridicule.

PINFEL - Pourquoi suis-je ridicule, M. Millenburg ? Est-ce parce que n'ai pas encore réussi à faire marcher ce réveille-matin ?

MILLENBURG - Non, c'est parce que vous lui parlez comme un être vivant capable de vous comprendre.

PINFEL Et c'est exactement cela. Je suis horloger. Pour moi, une pendule, une montre, un réveille-matin sont des êtres vivants, des amis qui ont besoin de soin. Eh bien, en ce moment, je soigne ce réveille-matin, et quand il sera guéri, il me remerciera de son tic-tac régulier, et pour me prouver sa gratitude il se mettra à sonner.

MILLENBURG (haussant les épaules et reprenant la lecture de son journal) - Tenez, vous me faites pitié.

PINFEL (s'adressant à son réveille-matin) - Ne faites pas attention à cet ami. M. Millenburg est un mauvais coucheur et un homme sans importance.

MILLENBURG (posant son journal) - Je vais vous apprendre le contraire, M. Pinfel, et ce sera à vos dépens.

PINFEL - Vous me menacez ?

MILLENBURG - Peut-être.

PINFEL (posant son réveille-matin sur la table) - Vous avez tort. Si je venais à dénoncer au bourgmestre cela pourrait vous coûter cher.

SILLING (s'arrêtant de balayer au fond et descendant) - Bravo, M. Pinfel.

- DÉNONCEZ-LE. Je vous servirais de témoin.
 MILLENBURG (se levant et faisant un pas vers Silling) Toi, je te conseille de balayer et de ne pas fourrer ton sale nez dans mes affaires.
 SILLING -Mon sale nez... Mon sale nez!...
 PINFEL -Silling, voilà une offense que nous ne devons pas supporter. Plaiguez-vous au bourgmestre.
 SILLING -Vous croyez que le bourgmestre me donnera raison ?
 PINFEL -Sans doute. Vous êtes employé municipal. M. Millenburg vous a insulté pendant que vous étiez en train de balayer. Injure à un fonctionnaire public dans l'exercice de ses fonctions.
 SILLING -Mais c'est vrai, ça. (à Millenburg sur un ton menaçant) Voilà qui va vous coûter cher. Mon sale nez!... me dire ça... et (se rengorgeant) ... et dans l'exercice de mes fonctions! Répétez-le donc.
 MILLENBURG (le regardant dans le blanc des yeux) -Parfaitement, je le répète.
 SILLING (nez contre nez) -Si vous croyez me faire peur!... d'abord, moi, je n'ai peur de personne. Je suis un ancien combattant. J'ai fait la guerre.
 MILLENBURG (avec mépris) -Dans l'Intendance.
 SILLING -Peut-être, mais vous, pendant ce temps là, vous étiez invisible vous vous cachiez.
 MILLENBURG -Moi ? Qui vous a dit ça ?
 SILLING -Oh! c'est connu dans le pays. Quand nous avons été envahis, vous vous êtes prudemment clipsé. On ne vous a revu qu'après l'armistice...
 MILLENBURG -Silling, méfie-toi. Encore un mot et je te coupe la langue.
 SILLING (faisant le moulinet avec son balai) -Allez-y. Je vous attends.
 MILLENBURG -Fais ta prière, manant. (il se prépare à attaquer)
 PINFEL -Courage, Silling, je suis là. (il vient aux côtés de Silling)
 MILLENBURG -Les lâches! se mettre à deux contre un. Mais qu'importe. UN homme de ma trempe est capable d'en avaler quatre comme vous.. (hurlant) Vous entendez, quatre comme vous. Je vous étriperais, je vous réduirai en bouillie, je...
 SILLING, (menaçant) -Venez-y donc.
 MILLENBURG (reculant) -Il n'y aura donc personne pour m'empêcher de faire un malheur ?
 SERLIEV (qui est entré à gauche) -SI, moi.
 MILLENBURG (avec soulagement) -M. le Pharmacien... Il était temps. (à Silling) -Vous pouvez dire que vous avez de la veine.

SCENE II Les MEMES, SERLIEV

Le pharmacien Serliev est un homme d'une quarantaine d'années. Il porte des lunettes et a une calotte sur la tête. Il est vêtu d'une vieille haquette.

- SERLIEV -Qu'est-ce qui se passe ? Je vous entends hurler de ma boutique (les trois antagonistes s'approchent de lui pour lui exposer leurs doléances. Ils parlent tous à la fois)
 . Millenburg -M. le pharmacien
 . Silling - C'est M. Millenburg qui nous a...
 . PINFEL - Jé ne vais tout de même pas me laisser insulter....
 SERLIEV (les faisant taire) -Ah! ça, vous avez tous mangé du lion, ce matin!
 MILLENBURG -M. Serliev, je vous fais juge. Ces deux imbéciles m'ont provoqué.
 PINFEL -Imbécile vous-même.
 MILLENBURG -Ils m'ont insulté.
 SERLIEV (essayant d'arbitrer) -Ah! c'est très mal, ça.
 SILLING (montrant Millenburg) -C'est lui qui a commencé.
 SERLIEV (se tournant vers Millenburg) -M. Millenburg, ce n'est pas bien.
 MILLENBURG -Pardon, j'étais en train de lire mon journal quand de monsieur (il montre Pinfel) est venu s'asseoir à côté de moi. Il avait un réveille-matin à la main et...
 SERLIEV (à Pinfel) -Mais je ne l'ai pas frappé...
 SILLING -Laissez-moi expliquer...
 MILLENBURG (cartant Silling) -Toi, tu vas te faire, ou sinon...
 SERLIEV -Voyons, mes amis, calmez-vous. Il est infiniment regrettable que de bons citoyens se querellent comme des brigands. Comment, toi, Silling, un honnête marchand de draps...

PINFEL (pouffant)- Honnête, lui! Laissez-moi rire.
 SILLING -Il vole ses clients sur chaque mètre de drap.
 MILLENBURG -Vous les entendez, M.Serliev. Ce méprisable horloger qui bouzille toutes les pendules qu'on lui donne à réparer ose mettre en doute mon honnêteté. Que feriez-vous à ma place ?
 SILLING -M.Serliev ne peut pas se mettre à votre place. C'est un honnête homme, lui.
 MILLENBURG - Ah! ah! elle est bonne, celle là!
 SERLIEV -Comment ? Vous attaquez mon honneur ?
 MILLENBURG -Tout le monde sait que vous êtes un charlatan, M.Serliev.
 SERLIEV (d'arbitre il se transforme en combattant) -Moi, un charlatan! Et c'est un voleur comme vous qui vient me dire une chose pareille! (il se rue sur Millenburg)
 Voix de Tommergau en coulisse à gauche - Gendarmes, halte! (~~clé~~ Cet ordre est suivi d'un claquement de pieds en coulisse, comme si des hommes en armes s'immobilisaient. Entre le capitaine Tommergau, chef de la Police de Trelisberg. Uniforme clinquant et fantaisiste)
 Tommergau (jetant un ordre) -Attendez-moi là.

SCENE III

Les MEMES, TOMMERGAU

TOMMERGAU -Bas les mains, M.SERLIEV. En ma qualité de chef de la Police de Trelisberg, je vous ordonne de vous calmer. Si vous n'obéissez pas, je serai contraint de vous mettre en état d'arrestation.
 SERLIEV -Mais au contraire, je voulais mettre de l'ordre...
 TOMMERGAU -Silence. Quand le chef de la Police élève la voix, toute la ville doit se taire. (il les regarde sévèrement les uns après les autres) Mes hommes veilleront à ce que mes ordres soient exécutés. (temps) Et maintenant, vous allez me dire pourquoi vous vous conduisez comme des énergumènes. M.Millenburg, vous vous la parole.
 MILLENBURG -Ces gens m'ont insulté.
 PINFEL -Ce n'est pas vrai.
 TOMMERGAU -Silence, M. l'Horloger. J'ai donné la parole à M.Millenburg, et vous n'êtes pas M.Millenburg.
 PINFEL -Heureusement pour moi.
 TOMMERGAU (impératif) - Silence encore une fois. (à Millenburg) Ainsi donc, vous prétendez avoir été insulté ?
 MILLENBURG -Oui, M. le capitaine.
 TOMMERGAU -Quel est celui des trois qui a commencé ?
 MILLENBURG -Ce crétin de Silling.
 SILLING -Crétin vous-même. (à Tommergau) C'est lui qui m'a insulté... (se rengorgeant)... dans l'exercice de mes fonctions.
 TOMMERGAU (avec gravité) Oh! oh! Que faisais-tu au moment précis où M. Millenburg s'est livré à ces écarts de langage.
 SILLING -Je balayais devant la porte du Palais Municipal.
 TOMMERGAU -Il n'y a pas de doute, tu étais dans l'exercice de tes fonctions. (à Millenburg) avec sévérité) Vous vous êtes mis dans un bien mauvais cas, M.Millenburg.
 MILLENBURG -Mais...
 TOMMERGAU -Vous n'avez pas le droit d'insulter un fonctionnaire public quand il est en train de balayer devant le Palais Municipal.
 MILLENBURG -Silling fonctionnaire public!... et parce qu'il manie un balai Laissez-moi rire. D'abord, c'est lui qui a commencé. Il a osé dire que j'étais un commerçant malhonnête et...
 PINFEL -Permettez. Vous étiez prêt à lui sauter à la gorge. Je suis intervenu; c'est alors que vous nous avez menacés de nous rendre en bouillie. Ce sont vos propres termes.
 MILLENBURG -C'est faux.
 SILLING -C'est vrai.
 TOMMERGAU (autoritaire) -Silence. J'ai bien envie de vous faire arrêter tous les quatre.
 SERLIEV -Comment, moi aussi ?
 TOMMERGAU -Pourquoi pas?... pendant que j'y suis...
 SERLIEV -M'arrêter ? Et en vertu de quelle loi ? Je serais curieux de le savoir. Sa majesté l'Empereur n'a pas publié un nouveau décret ce matin, que je sache! J'ai donc le droit d'exposer librement ma défense.
 TOMMERGAU -Il ne s'agit pas d'un nouveau décret, mais M. le pharmacien,

mais d'une loi ancienne qui exige une obéissance absolue aux autorités constitués. Cette loi est toujours en vigueur.

PINFEL -Excusez-moi, M. le capitaine, mais je perds mon temps ici et j'ai beaucoup de travail. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je vais retourner dans ma boutique.

TOMMERGAU -Pas avant que je ai interrogé.

PINFEL -Et mon travail ?

TOMMERGAU -Il attendra.

PINFEL -Et qui me remboursera mon temps perdu ?

TOMMERGAU -Personne.

PINFEL -Dans ce cas, faites vite.

TOMMERGAU -M. Pinfel, quel ton est le vôtre! On ne croirait jamais que vous vous adressez au capitaine Tommergau, chef de la Police de Trelisberg.

PINFEL -Possible, mais dépêchez-vous. J'ai à faire.

SERLIEV -Moi aussi, j'ai des ordonnances à exécuter.

TOMMERGAU -Vos ordonnances attendront, M. SERLIEV, comme attendront les montres et pendules que M. Pinfel doit réparer. Voyons, où en étions-nous ? Ah! OUI, j'y suis... J'avais commencé l'interrogatoire et j'entends le mener jusqu'au bout. Voyons, vous, M. Pinfel, qui paraissez le plus agité.... (il est interrompu l'arrivée de Roudnik, le bourgmestre, qui entrent au fond à droite. Roudnik est un homme qui feint sans cesse la bonhomie, mais au fond très retors.)

SCENE IV Les MÈRES, ROUDNIK

ROUDNIK -Bonjour à tous, mes chers concitoyens.

TOUS -Bonjour, M. le bourgmestre.

ROUDNIK -Eh Pinfel, comment marche l'horlogerie ? Et vous, M. Millenburg, étiez-vous contents des affaires ? (apercevant Tommergau) tiens, capitaine Tommergau, que faites-vous ici ?

TOMMERGAU -J'essaie de rétablir l'ordre M. le bourgmestre.

ROUDNIK -Pourquoi avez-vous besoin de rétablir l'ordre, quand l'ordre le plus harmonieux règne dans notre cité ? (il se frotte joyeusement les mains) Oui, mes amis, je suis très satisfait. Il existe entre tous les habitants de Trelisberg une entente, une solidarité exemplaire. On va au devant des désirs de ses voisins, on est courtois et charitable, on cherche à s'entraider. Enfin, on travaille... on travaille sans arrêt. Quel exemple pour le pays!... (un temps) à Silling) Dis-moi Silling, est-ce que tu vas rester longtemps à me regarder les bras croiser ?

SILLING -Je vous écoutais, monsieur le bourgmestre.

ROUDNIK Au travail, fainéant. Tu n'as donc rien à faire ?

SILLING -Si. Il faut que j'aille faire votre marché.

ROUDNIK -Il est 11 h. Tu devrais déjà être revenu.

SILLING -j'y vais tout de suite, M. le bourgmestre. (en sortant au fond) C'est moi qui fais tout ici.

ROUDNIK -Et vous, M. Pinfel, qu'est-ce qui vous retient ici ?

PINFEL -Le capitaine Tommergau. Il prétend...

ROUDNIK -Ne vous occupez pas du capitaine Tommergau. Allez travailler mon cher Pinfel. (Pinfel sort à gauche non sans avoir tiré la langue à Tommergau en passant derrière lui)

SERLIEV -Et moi, M. le bourgmestre, puis-je gagner mon officine ?

ROUDNIK -Certainement, M. Serliev. Votre présence y sera plus utile que sur la place publique. (Serliev disparaît au fond) Quand à vous, capitaine Tommergau, les devoirs de votre charge ne vous permettent pas de demeurer plus longtemps ici. Au plaisir de vous revoir... plus tard.

TOMMERGAU -Bien, M. le bourgmestre. (il fait le salut militaire, sort au fond à gauche; on l'entend crier un commandement en coulisse et la petite troupe se remet en marche.)

SCENE V ROUDNIK, MILLENBURG.

ROUDNIK (retenant Millenburg d'un geste.) -Restez, M. Millenburg. J'ai à vous parler.

MILLENBURG (avec ironie) -Tiens, tiens! Je suis flatté que mon illustre bourgmestre désire s'entretenir avec mon humble personne. Le

- ROUDNIK quoi s'agit-il ?
 (s'asseyant à une des petites tables) -C'est assez délicat à dire. Voilà, je... mais asseyez-vous donc.
- MILLENBURG (s'asseyant en face de Roudnik) -Je vous écoute.
 ROUDNIK -Mon cher ami, j'ai reçu plusieurs plaintes à votre sujet.
 MILLENBURG -Des plaintes ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
 ROUDNIK -Ce n'est malheureusement pas une histoire. S'il vous faut des précisions, je vais vous en donner. (il sort deux lettres de sa poche) Voici deux lettres qui vous concernent. Lisez les donc.
- MILLENBURG (prenant les lettres avec répugnance) -Je ne comprends pas.
 ROUDNIK -Lisez, lisez.
 MILLENBURG (lisant la première lettre) -"Très Très illustre M. le bourgmestre... (il regarde Roudnik)
- ROUDNIK (se rengorgeant) -C'est moi.
 MILLENBURG (lisant) "Je crois devoir vous signaler les malhonnêtetés relevées à la charge du marchand de draps Bertik Millenburg que ses concitoyens ont surnommé: le voleur de Treëisberg.. (parlé) Quel est le sélérat qui a osé écrire une chose pareille
- ROUDNIK -Le sélérat, comme vous dites n'a pas signé.
 MILLENBURG -Une lettre anonyme!
 ROUDNIK -Oui. Mais lisez l'autre lettre. Elle est encore plus édifiante.
- MILLENBURG (lisant la seconde lettre) -Bertik Millenburg est un véritable bandit qui trousse ses clients. Si vous ne lui retirez pas immédiatement sa licence de négociant, je dirai à tout le monde que vous, le bourgmestre, vous êtes de mêche avec lui.
- ROUDNIK -Encore une lettre anonyme.
 MILLENBURG (stupéfait)-Alors ça!!
 ROUDNIK -Eh bien, mon cher Millenburg, je vous demande de vous mettre à ma place. Si je ne fais pas quelque chose, l'auteur de cette lettre ira raconter part out que jésuis votre complice. Vous devez venir le scandale.
- MILLENBURG Si je pouvais connaître le nom de ce lâche. Mais peut-être que l'écriture... (il examine les deux lettres).
- ROUDNIK -Oh! vous perdez votre temps. L'écriture est habilement contrefaite. Il est impossible d'identifier l'auteur.
- MILLENBURG -Alors?
 ROUDNIK -Cherchons ensemble. Vous n'avez aucun soupçon?
 MILLENBURG -Ma foi...
 ROUDNIK -Voyons, quels sont les derniers clients que vous avez volés?
 MILLENBURG -Comment voulez-vous que je me rappelle!
 ROUDNIK -Hein?
 MILLENBURG -(se reprenant) Enfin... je veux dire...
 ROUDNIK -...que vous les volez tous. Nous sommes d'accord. Eh bien, cherchons ailleurs. Vous n'avez eu de discussions avec pers dans ces derniers temps?
- MILLENBURG -Non. C'est-à-dire...attendez...samedi dernier, Mme Sauer, la femme du notaire, a dit en pleine boutique que j'avais un fier coquin et un voleur patenté...
- ROUDNIK -(regardant les lettres que Millenburg lui a rendues) Non, ce n'est pas une femme qui a écrit ces lettres, c'est un homme.
- MILLENBURG -Si c'était mon mari?
 ROUDNIK -Cela m'étonnerait. Je connais l'écriture du notaire... (Sauer est entré au fond à gauche, une serviette sous le bras)

SCENE VI Roudnik, Sauer, Millenburg

- SAUER -Pourquoi parlez-vous de mon écriture?
 MILLENBURG -Bonjour M. le notaire.
 SAUER -Bonjour, M. Millenburg, M. le Bourgmestre, je vous salue. Puis-je vous demander eh quoi mon écriture vous intéresse?
- ROUDNIK -(pêné) Eh bien... à la vérité... c'est-à-dire que...mais expliquez-vous donc, M. Millenburg.
- MILLENBURG -Des explications, c'est moi qui ai le droit d'en demander.
 SAUER -Tout cela est bien mystérieux.
 ROUDNIK -(qui s'est ressaisi) Je prétendais simplement que vous seriez capable de deviner qui a écrit cette lettre-ci (il représente une lettre à Sauer)...et peut-être aussi qui a écrit celle-là (Il lui passe la seconde lettre)

- SAUER -Voyons... (il prend son pince-nez et le met à cheval sur son nez) Hum!... voilà une écriture contrefaite, mais qui ne m'est pas tout à fait inconnue.
- ROUDNIK -Cela vous dit quelque chose ?
- SAUER -Oui.
- MILLENBURG -Ah moi aussi, figurez-vous.
- SAUER -Attendez donc. Cette lettre aurait été écrite par M. Pluck que ce la ne m'étonnerait pas.
- MILLENBURG -Pluck ? ~~ça/oh~~
- SAUER -Oui, j'ai eu l'occasion, il y a quelques mois, de lire le rapport qu'il a adressé à l'Inspecteur Primaire Kaunitz et il me semble... Mais la signature va me dire si j'ai raison. (il retourne la lettre)
- MILLENBURG -Il n'y a pas de signature.
- SAUER -Comment ? Une lettre anonyme ! Je n'aurais jamais cru que M. Pluck, directeur de l'école de garçons de Trelisberg...
- ROUDNIK -Vous êtes bien sûr que cette lettre vient de lui ?
- SAUER -Sûr... sûr... On n'est jamais de rien en pareille matière. Ce n'est qu'une impression... une impression très vague.
- ROUDNIK -Oui, vous regrettez maintenant d'avoir accusé Pluck et vous renversez la vapeur.
- SAUER -Vous vous trompez, M. le bourgmestre. Je crois effectivement que l'écriture de ces lettres présentent une certaine analogie avec celles de M. Pluck, mais je ne l'accuse de rien. J'ignore ce qu'il y a dans ces lettres. Mais... pourquoi n'interrogez-vous pas M. Zilak ?
- MILLENBURG -Le cabaretier ?
- SAUER -Oui. Il a conservé quelques lettres signées de Pluck, des billets dans ce genre -ci: "Dû à Zilak X... couronnes pour la livraison de 50 bouteilles de vins" Interrogez donc Zilak.
- MILLENBURG -L'ivrogne doit certainement dormir.
- SAUER -Aléons donc ! il est prêt de midi.
- MILLENBURG -Tout à l'heure, quand il ~~deit-apperter~~ m'a apporté ma bière, il ne tenait pas debout.
- ROUDNIK -Je vais le réveiller, moi. Vous allez voir ça. (il frappe violemment avec sa canne sur une des tables) Zilak ! Oh, Zilak ! Si tu ne viens pas immédiatement, je fais fermer ton bistrot.. (un temps) Hé bien, Zilak ! est-ce que tu entends ? (voix de Zilak à l'intérieur du cabaret) -Qu'est-ce que vous voulez ?
- ROUDNIK -On va te l'expliquer. (Zilak paraît à droite sur le seuil du cabaret et s'appuie sur une table pour ne pas tomber.)

SCENE VII Les MEMES, ZILAK

- ZILAK (la voix pâteuse) -Bon... bonjour. Vous êtes ma... matinal... M. le bourgmestre.
- ROUDNIK -Approche, viens ivrogne.
- ZILAK -Ivrogne, peut-être, mais vieux, non.
- SAUER -Bais-toi et regarde cette lettre. (il tend une des lettres à Zilak)
- ZILAK -Vois rien... Excusez... (il prend le binocle du notaire et le pose au bout de son nez) Ah ! comme ça, je ne vois plus rien de tout.
- ROUDNIK -Tu connais cette écriture ?
- ZILAK -Oui. ~~Teus~~
- TOUS (intéressé) Ah !
- ZILAK -C'est l'écriture de M. le bourgmestre.
- MILLENBURG -Quel idiot !
- SAUER -C'est l'écriture de n'importe qui, sauf celle de M. Millenburg.
- ZILAK -Pourquoi ?
- ROUDNIK -Parce que cette lettre porte de graves accusations contre M. Millenburg. M. Millenburg ne peut donc l'avoir écrite lui-même. Il s'agit d'une lettre anonyme.
- ZILAK -Une lettre anonyme ! Ben, alors ! y a qu'à regarder qui est-ce qui l'a signé.
- SAUER (haussant les épaules) -Décidément, il n'y a rien à tirer de ce crétin là.
- ROUDNIK -Alors tu ne reconnais pas cette écriture ?
- ZILAK -Non. Je vous en donne ma parole. (il prend sur la table le

MILLENBURG
ZILAK

verre qui contient un peu de bière et le finit d'un trait)
(se précipitant) -Hé, dites donc, c'est ma bière.
(avec un bon sourire) -Elle est fraîche, hein ? (Silling
entre au fond à droite, Zilak s'assied par terre près d'une
table et s'endort)

SCENE VIII

Les MEMES, SILLING

SILLING -Pardon, M. le bourgmestre...
ROUDNIK -Qu'est-ce que c'est ?
SILLING -Il ya là une délégation des mairies mères de famille de
Trelisberg.
ROUDNIK -Elles ne peuvent me fichier la paix, les mères de familles
Qu'est-ce qu'elles veulent ?
SILLING -Elles viennent protester contre l'augmentation du prix du
tabac.
ROUDNIK -Dites leur qu'elles m'embêtent.
SILLING -C'est que....
ROUDNIK -C'est que quoi ?
SILLING -La Baronne Burgers est à leur tête et dame..
ROUDNIK -La femme du conseiller impérial!... ça c'est différent...
(aux autres) il faut que je la reçoive tout de suite. Je ne
tiens pas à me facher avec Burgers. Au revoir, M. Sauer. A
plus tard, M. Millenburg. (il va pour sortir, mais il s'aper
çoit que Silling ne le suit pas.) Alors, c'est tout ce que tu
as à faire ?
SILLING -J'ai... j'ai fait votre marché, M. le bourgmestre.
ROUDNIK -Et la poste ? Es-tu allé à la poste porte le courrier de la
Mairie ?
SILLING -Pas encore.
ROUDNIK -Qu'est-ce que tu attends ? Allez, paresseux. (il sort au
fond à droite)
SILLING (suivant Roudnik) -Il finira par avoir ma peau.

SCENE IX

MILLENBURG, SAUER, ZILAK (Toujours assis par terre)
SAUER -Dh bien, Zilak, est-ce que tu vas rester toute la journée
assis par terre ? (Zilak ne répond pas)
MILLENBURG -Il ne vous entend même pas.
SAUER -Quand je pense que Roudnik n'est pas capable de délivrer no
ville de cet ivrogne. Décidément, ce bourgmestre n'est bon à
rien.
MILLENBURG -Combien de temps avons-nous encore à le supporter ?
SAUER -Six mois. Les élections ont lieu en décembre.
MILLENBURG -Ah! si c'était vous qui étiez bourgmestre!
SAUER -Je vous prie de croire que les choses changeraient.
MILLENBURG -Au fait, pourquoi ne vous présentez-vous pas aux élections
SAUER -Voilà une idée qui ne m'est jamais venue.
MILLENBURG (incrédule) -Allons donc!
SAUER -Vous savez, moi, la politique, les honneurs... peuh!
MILLENBURG -Domage! J'aurais voté pour vous. Et tous mes amis en aura
fait autant.
SAUER -Vrai ?
MILLENBURG -Mais oui. Tout le monde en a par dessus la tête, de ce Roud
SAUER -M. Millenburg, puis-je absolument compter sur votre voix, et
celle de vos amis ?
MILLENBURG -He viens de vous le dire.
SAUER -Bien. Je vais vous faire une confidence. J'ai préparé un vas
projet de réformes qui donneront à nos concitoyens les plus
grands avantages.
MILLENBURG (ironique) Je croyais que vous n'aviez jamais pensé à vous
présenter.
SAUER -Si. (plus bas) Il y a cinq ans que j'y pense. Je ne pense
même qu'à cela. Ah! si j'avais votre appui!
MILLENBURG -Vous l'avez... mais à une condition.
SAUER -Laquelle ?
MILLENBURG -Vous me ferez nommer fournisseur de l'hôpital.
SAUER -C'est facile.

MILLENBURG ...de l'hôpital et de quelques autres institutions: les écoles, la gendarmerie, le....

SAUER -Vous pouvez compter sur moi, mon cher Millenburg. (il lui serre la main)

MILLENBURG -Je suis heureux que nous soyions d'accord.

ZILAK (qui s'est réveillé un peu avant ces répliques.)-Et moi, vous ne me demandez pas si je suis d'accord.

SAUER (bas à Millenburg) -Il nous a entendu. C'est ennuyeux!
(Pluck, directeur de l'école entre au fond à droite)

SCENE X

Les MEMES, PLUCK

PLUCK -Bonjour, Messieurs. (à Sauer) M. le notaire, je suis heureux de vous rencontrer. (plus bas) J'ai un mot à vous dire.

MILLENBURG -Si je suis de ton...

PLUCK (mollement) -Du tout, tout. Mais si vous avez quelque chose à faire ailleurs, ne vous dérangez pas pour nous.

MILLENBURG (vexé) -Bon, bon; j'ai compris, je m'en vais. (à Sauer) A tout à l'heure, M.SAUER. Nous reparlerons de... de ce que vous savez.

SAUER (frétillant) -Nous vous attendrons pour prendre le café à la maison. (Millenburg va pour sortir)

ZILAK (se levant et les rappelant) -Hé, le marchand de draps! vous avez oublié de me payer.

MILLENBURG -Tiens, c'est vrai.

ZILAK -Deux demis... cela fait une couronne cinquante.

MILLENBURG (jetant une pièce sur la table) -Tiens, paie-toi. (il sort au fond)

PLUCK (à Sauer) -He vous disais donc, mon cher notaire...

SAUER (lui montrant Zilak) -Je ne tiens pas à ce qu'il nous entende. Comment nous débarrasser de lui ?

PLUCK -Hé, Zilak, descends dans ta cave et apporte-nous une bouteille de vin cacheté.

ZILAK -Bon, j'y vais. (il entre dans sa boutique en s'appuyant aux tables)

PLUCK -Voici ce dont il s'agit.

SAUER (s'asseyant sur un des escabeaux) -Asseyons-nous d'abord.

PLUCK (s'asseyant devant Sauer) -M.Sauer, je veux vous parler de Millenburg. Il faut que vous sachiez...

SAUER (l'arrêtant) -Un instant. Avant tout chose, je tiens à bien préciser ceci: Millenburg est l'homme le plus honnête du monde.

PLUCK -Pas possible. Pas plus tard qu'hier vous m'avez dit le contraire.

SAUER -Oui, mais hier... hier, c'était hier.

PLUCK -Vous n'avez même chargé de faire une enquête discrète sur les agissements de ce forban.

SAUER -N'insistez pas, M.Pluck. Vous me désobligeriez.

PLUCK -Je ne comprends pas. C'est une volte-face.

SAUER -Non, M., c'est une réhabilitation. J'ai pris les renseignements moi-même. On a beaucoup calomnié M.Millenburg. Or, il vient de me donner la preuve de sa loyauté.

PLUCK (de plus en plus surpris) -Quand ça ?

SAUER Il y a... cinq minutes. M.Millenburg est un homme à qui on doit faire confiance. Quand il a donné sa parole on peut compter sur lui.

PLUCK (se levant) -Cette façon de tourner casaque me paraît bien étrange, M. le notaire. je serais curieux de connaître les raisons qui vous ont fait changer d'avis.

SAUER -Je m'incline seulement devant les faits ~~qui vous e~~

PLUCK -Hum!... il y a doit y avoir une combine là-dessous.

SAUER (froissé) -M.Pluck, est-ce une querelle que vous me cherchez ?

PLUCK -Vous le méritez.

SAUER Ah! je n'admets pas...
(il est interrompu par l'arrivée de Silling) Silling est congestionné, essoufflé et en proie à la plus vive émotion)

SCENE XI

SILLING, PLUCK, SAUER

SILLING -M.SAUER... M.Pluck.... si vous saviez...

- PLUCK
SILLING -Qu'est-ce qui se passe?
-(hors d'haleine) Affreux... c'est affreux. (Il tombe assis sur l'escabeau le plus proche).
- SAUER
SILLING -Parle donc. Qu'est-il arrivé? Un catastrophe?
PLUCK -Pire que ça... (Avalant sa salive) C'est la fin.
SILLING - La fin de quoi?
SILLING -La fin du monde.
SAUER -Qu'est-ce que tu racontes? Tu es fou.
SILLING -Ah! Je voudrais bien être fou, parce que je ne verrai pas ce que nous allons voir.
- SAUER -Ah! ça, vas-tu t'expliquer, à la fin?
SILLING -J'étais à la poste, quand la nouvelle est parvenue de la Capitale.
PLUCK -Quelle nouvelle?
SILLINGa -Les astronomes de Ravadja ont observé une comète qui va venir s'écraser sur la terre dans quelques heures. L'humanité toute entière va périr.
- SAUER - (haussant les épaules) S'il fallait ajouter aux prévisions des astronomes...
SILLING -(Qui s'est levé) Cette fois il n'y a pas d'erreur. La terre va être anéantie. L'alerte est donnée dans tous les pays du monde.
PLUCK -C'est bien la peine de donner l'alerte, si vraiment il n'y a rien à faire.
SILLING -N'est-ce pas? C'est idiot. Moi, j'aurais préféré ne rien savoir. On n'a pas idée d'affoler les gens comme ça!
- SAUER
SILLINGa -Voyons, quand ça... cette catastrophe doit-elle se produire?
PLUCK -Dans six heures exactement.
SILLING -C'est horrible. Nous n'avons plus que 6h. à vivre!
SAUER -En ville, les gens ont perdu la tête. Il y en a qui pleurent, autre qui rient, un rire de fous? On m'a chargé d'avertir le bourgmestre.
PLUCK -Eh bien, va le prévenir. Qu'est-ce que tu attends?
SILLING -Je n'ai plus ma tête à moi. (Il sort au fond vers le palais municipal et on l'entend appeler: M? le Bourgmestre! M. le Bourgmestre!)
- PLUCK -(presque furieux) Vous voyez... la fin du monde!... depuis le temps qu'on en parle!
SAUERa -On finissait par ne plus y croire. Quand même, depuis que le monde existe, il aurait bien pu durer 50 ans de plus... (outré) Me faire ça, à moi... (Roudnik entre au fond avec Silling)

SCENE XII ROUDNIK, SILLING, SAUER, PLUCK, puis ZILAK

- ROUDNIK -Allez Silling, prévenez tous ceux que vous rencontrerez. (Silling traverse au fond et disparaît à gauche) Mes amis, ce n'est pas le moment de perdre son sang-froid.
- PLUCK
ZILAK -Vous êtes bon. On dirait que vous ne vous rendez pas compte... (sortant de son cabaret, une bouteille à la main) -Voici le vin cacheté. Goûtez-moi ça. Il est bon.
- SAUER -Vous pouvez remettre votre vin dans la cave. Nous n'avons plus soif.
- ZILAK
ROUDNIK -C'était bien la peine!
-Zilak, mon ami, le moment est venu d'avoir du courage. Un fléau terrible va s'abattre sur nous.
- ZILAK
ROUDNIK -On mobilise?
-Il s'agit bien de ça!... Dans six heures, une comète va s'abattre sur la terre. Nous allons tous mourir.
- ZILAK
PLUCK
ZILAK
SAUER
ZILAK (abasourdi) -C'est une blague?
-Hélas, non.
-Une comète! et on ne fait rien pour l'arrêter?
-Ne dites pas de bêtises, ce n'est pas le moment.
-Mais je ne veux pas mourir. Je n'ai rien fait, moi!... (il tombe assis sur un escabeau)
- PLUCK -Décidément il sera idiot jusqu'à la fin.

SCENE XIII PINFEL, ROUDNIK, SAUER, PLUCK, ZILAK

- PINFEL (entrant à gauche) -Ma parole, Silling est devenu fou. Qu'est-ce que c'est que cette histoire?
ROUDNIK -Ce n'est pas une histoire, M. l'horloger, votre heure a sonné.
PLUCK -La mienne aussi.
ZILAK (d'une voix lamentable) -On va tous être bouzillés!

PINFEL -Ce n'est pas possible, non, ce n'est possible! (l'émotion le fait tomber dans les bras de Roudnik)

ROUDNIK (le repoussant) -M. Pinfel, je vous en prie, un peu de dignité.

PINFEL (se raccrochant timidement à un dernier espoir) -Les astronomes ont peut-être fait une erreur.

ROUDNIK -Non, le professeur Brachitch surveille personnellement le trajet suivi par la comète. C'est un savant qui ne s'est jamais trompé. Mes amis, il faut montrer au monde comment les habitants de Trelisberg savent mourir.

SAUER -Mais le monde n'en saura rien, puisque la terre entière va être volatilisée!

PINFEL -Ecoute, je propose!

ROUDNIK Il n'y a rien à proposer. Que chacun rentre chez soi et s'efforce de reconforter sa famille.

PLUCK -C'est ma belle-mère qui va en faire une tête quand je lui apprendrai ça!

ROUDNIK -Allez, mes amis, allez. Votre bourgmestre est de cœur avec vous dans cette triste épreuve.

ZILAK -Ça nous fait une belle jambe!

ROUDNIK -Au revoir. (il disparaît au fond à droite.)

PINFEL (tristement) -Non, adieu... (il sort à gauche)

ZILAK (à Sauer) -Dites, M. le notaire, si on ne peut pas arrêter la comète, y aurait peut-être moyen de la faire dévier?

SAUER -Zilak, vous êtes un idiot... (il sort à gauche)

ZILAK (seul) -Un idiot!... (temps) On sera tous tous des idiots dans six heures.... (il boit à même la bouteille de vin) Six heures à vivre!... jamais j'aurai le temps de boire tout ce qui reste dans ma cave...

ACTE DEUXIEME

Même décor.

Le même jour, vers deux heures de l'après-midi. Au lever des rideaux, Serliev est assis à gauche à côté de Sauer devant sa pharmacie. A l'autre extrémité Pinfel et Silling sont assis devant une des tables de cabaret. "Au Merle Blanc".

SCENE I SERLIEV, SAUER, PINFEL, SILLING

SERLIEV (poussant un profond soupir) -C'est triste de mourir quand on s'est donné tant de mal pour se faire une situation. Quand je pense que jadis j'étais un homme pauvre...

PINFEL (se retournant) -Et moi donc! il y a dix ans, cela m'aurait été bien égal de mourir, je n'avais pas un sou... tandis qu'aujourd'hui....

SILLING (regardant l'heure à sa montre) -Il est deux heures. Nous n'avons plus que trois heures à vivre.

SAUER (tristement) -Trois heures!

SILLING (rectifiant) -Je me trompe. Un peu plus de trois heures. Ma montre avance d'environ dix minutes.

PINFEL -NON. Je vous l'ai réparée il y a six mois et je l'ai réglée au millième de seconde. Elle peut marcher comme ça 100.000 ans.

SILLING -Cent mille ans! je ne lui en demande pas tant.

SAUER (à Serliev) -Ma femme n'a pas voulu rester en ville. Elle est partie chez ses soeurs.

SERLIEV -Pourquoi ne l'avez-vous pas accompagné?

SAUER -J'attends un client qui doit m'apporter de l'argent.

SERLIEV -Imaginable! Comment peut-on penser à l'argent quand on va mourir!

SAUER -Un notaire est toujours un notaire, même en face de la mort. Mais vous-même, M. le pharmacien...

SERLIEV -Moi? Je viens de baisser le prix de mes médicaments. J'espère ainsi que mes concitoyens me sauront gré d'avoir facilité leurs derniers moments.

SAUER -Pas bête. (soudain, haussant les épaules) Mais non, c'est idiot. Sauvez-vous ce que les gens vont dire? "Serliev a eu un remord. Donc, c'est un filou". Voilà ce que les gens diront.

SERLIEV (se levant et soupirant) -Et les gens auront raison.

SAUER -Quoi?

- SERLIEV -Voyez-vous, M.Sauer, je suis bourrelé de remords. Je faisais croire à ma clientèle que j'exécutais mes ordonnances avec les produits de premiers choix. Et bien, non. J'employais toujours la plus basse qualité. Ainsi, tenez,.... (il parle à voix basse à Sauer)
- SILLING (qui, pendant ce temps, faisant galement ses confidences à voix basse à Pinfel) Croyez moi, M.Pinfel, c'est malheureusement la vérité.
- PINFEL -Nous avons tous quelques méfaits sur la conscience, mon pauvre Silling. Moi-même, quand j'ai appris l'affreuse nouvelle, je suis allé me confesser? Mais ce n'est pas suffisant. J'ai décidé de révéler publiquement toutes mes fautes.
- SILLING -Comment, vous, M; l'horloger!
- PINFEL -Oui, moi.
- SILLING -Ce n'est pas possible!
- PINFEL -Si. Hélas! (prenant la main de Silling) Vous ne vous rappelez pas m'avoir confié une pendule il y a un an ?
- SILLING -Si. Elle ne marchait plus.
- PINFEL -Vous croyez peut-être que je l'ai réparée consciencieusement? Non? Silling, non. Mon travail valait à peine une couronne et je vous en ai compté cinq.
- SILLING -Vous n'avez pas touché à ma pendule ?
- PINFEL -Si, j'ai un petit peu touché au balancier...
- SILLING -C'est ça qu'elle s'est arrêtée le lendemain! Et vous m'avez pris cinq couronnes! Vous allez me les rendre?
- PINFEL (la main à la poche) Oh! tout de suite... Tenez, les voilà.
- SILLING (l'arrêtant brusquement) Non. Gardez-les.
- PINFEL -Vous êtes généreux
- SILLING -Non, je ne suis pas généreux. Mais je viens de me rappeler à l'instant que moi aussi, M.Pinfel, je vous ai trompé.
- PINFEL -Comment ?
- SILLING -Au jour de l'an, vous m'aviez demandé de vous rapporter de la campagne une belle paire de poulets. Je vous ai dit que je les avais payés trente couronnes.
- PINFEL -En effet. J'ai même trouvé que c'était très cher.
- SILLING -Plus cher encore que vous croyez, car l'un de ces poulets était mort de maladie, et l'autre... de vieillesse.
- PINFEL (se levant) Silling, vous êtes un scélérat. Vous mériteriez que j'aie me plaindre à votre patron, notre illustre bourgmestre.
- SILLING -Oh! ne vous gênez pas. Pour ce qui me reste de temps à vivre (de la colère tombe instantanément) C'est vrai. Vous n'avez plus que trois heures..... et moi aussi!
- SILLING -J'ai voulu mettre ma conscience en repos en confessant ma faute. Il me semble que je respire mieux à présent.
- PINFEL -Oui, je vous comprends. Et bien, moi aussi, j'ai des aveux à faire, et des aveux publics. Vous allez voir ça. (il va à gauche et s'approche de Sauer et de Serliev) Excusez-moi Mrs. Sauer (qui pendant tout ce temps-là discutait à voix basse avec Serliev) Que dites-vous, M.Pinfel ?
- PINFEL -M.le notaire, j'ai des révélations à faire. (temps) Il y a deux ans, vous m'avez donné un carillon à réparer.
- SAUER -En effet, le carillon que j'avais acheté à Venise pendant mon voyage de nocces. Eh bien ?
- PINFEL -Lorsque vous êtes venu le chercher, je vous ai dit que je ne pouvais pas vous le rendre parce que.... parce qu'on me l'avait volé. Vous vous rappelez ?
- SAUER (soupirant) Si je me rappelle! Ma femme m'a fait une scène terrible. Alors ?
- PINFEL -La vérité, c'est que votre carillon, je l'ai vendu à un riche étranger et...
- SAUER (se dressant) Pinfel, vous êtes un voleur.
- PINFEL -Oui, M.le notaire.
- SAUER -Je ne sais ce qui me retient...
- PINFEL -Faites de moi ce que vous voulez. A présent que j'ai confessé ma faute, je me sens plus léger.
- SAUER -Peut-être, mais cela ne me rend pas mon carillon.
- PINFEL -A quoi vous servirait-il aujourd'hui ? A sonner l'heure de votre mort...

- SWOBER
- (Tristement) C'est juste. (Un temps, il réfléchit, puis) Ecoutez moi, mes amis, moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire... quelque chose qui vous concerne, M. Serliev.
- SERLIEV
SAUBER
- Qui ne concerne ?
- SAUBER
- Lorsque votre beau-père est mort, c'est moi qui ai procédé à la répartition des biens entre les héritiers. J'avoue aujourd'hui que j'ai commis une grande injustice.
- SERLIEV
SAUBER
- Quelle injustice ?
- SAUBER
- Votre beau-frère Szok'ly m'a donné deux mille couronnes pour que sa femme hérite du moulin qui légalement devait revenir à votre femme.
- SERLIEV
SAUBER
- Vous avez fait cela ? Filou ! Voleur ! Infâme voleur !
- SERLIEV
SAUBER
- (humblement) C'est vrai. Je suis un voleur.
- SERLIEV
SAUBER
- Et moi qui ai toujours crié sur les toits que vous étiez un honnête homme !
- SAUBER
SERLIEV
- Vous avez crié trop vite, voilà tout.
- SAUBER
SERLIEV
- (assénant un coup de poing sur la table) L'affaire n'en restera pas là, je vous en fiche mon billet !
- SAUBER
SERLIEV
- (doucement) N'importe si, elle en restera là, malheureusement. (et comme Serliev le regarde) Même si on vous rendait votre moulin, qu'est-ce que vous en feriez dans trois heures ?
- SERLIEV
SAUBER
- (d'sarmé) Oui. (Temps) Dire que sans cette commète, j'aurais juré que vous étiez un homme intègre, un homme comme moi.
- SAUBER
SERLIEV
- Vous n'avez donc rien à vous reprocher ?
- SERLIEV
SAUBER
- Moi ? Non... c'est-à-dire... attendez...
- SERLIEV
SAUBER
- Héhé !
- PINFEL
SERLIEV
- Tiens, tiens ! Je parie qu'il s'agit de vos médicaments.
- SERLIEV
SILLING
- Oui... ils sont un peu...
- SERLIEV
- Un peu quoi ?
- SERLIEV
- (avec difficulté) C'est-à-dire qu'ils ne sont pas assez... enfin... ils sont inoffensifs. La rhubarbe coûte cher. Alors, dans les cachets de rhubarbe, je... je mets très peu de rhubarbe et dans l'ipéca... il y a très peu d'ipéca... des traces seulement... un soupçon d'ipéca.
- PINFEL
SERLIEV
- Je comprends à présent pourquoi vos remèdes ne m'ont jamais guéri.
- SERLIEV
SAUBER
- Ils ne vous ont pas fait de mal non plus. Ils ne pouvaient pas vous faire de mal, puisqu'il n'y avait presque rien dedans.
- SAUBER
SERLIEV
- Vous avez une façon d'arranger les choses !
- SERLIEV
- En tout cas, il y a un produit sur lequel je ne vous ai jamais trompé.
- PINFEL
SERLIEV
- Lequel ?
- SERLIEV
- L'eau. L'eau que je vous vendais était vraiment de l'eau distillée... enfin, presque toujours.
- PINFEL
SERLIEV
- M. Serliev, vous êtes une canaille.
- SERLIEV
- Je le reconnais. On peut nous mettre tous dans le même sac. Aussi, nous devons nous pardonner mutuellement.
- SAUBER
SERLIEV
- Soit, je vous pardonne, M. Serliev.
- SERLIEV
PINFEL
- Et moi aussi, M. le Notaire.
- PINFEL
SILLING
- Et moi aussi, M. le Pharmacien.
- SILLING
- Et moi aussi, je vous pardonne à tous, comme je me pardonne à moi-même. Et je donnerai n'importe quoi pour boire quelque chose.
- PINFEL
- Oui. Ça donne soif, de se confesser. (Appelant) Zilak ! M', Zilak ! (Zilak sort de son cabinet. On lit sur son visage la grande peur qui l'agite.)

SCÈNE II Les Mêmes, Zilak

- ZILAK
PINFEL
ZILAK
- Vous n'avez appelé ?
- ZILAK
- Oui. Apportez nous une bouteille de vin, et du meilleur.
- PINFEL
ZILAK
- (M. Pinfel, comment pouvez-vous songer à boire quand un affreux cauchemar pèse sur nous ?)
- PINFEL
ZILAK
- Allons, ne discutez pas, et sers-nous.
- ZILAK
- Non. Non, je n'ai pas le droit de favoriser l'ivrognerie. Car l'ivrognerie, Messieurs, c'est le vice le plus déplorable qui ait jamais affligé la pauvre humanité.
- SERLIEV
ZILAK
- Et toi qui dis ça ! Je ne te reconnais pas.
- ZILAK
- Moi non plus. Depuis quelques heures, je ne suis le même homme.

PINFEL -Taut-il que tu en aies, des choses à te reprocher!
 ZILAK -Oui, j'ai poussé les gens à boire. Mais c'était mon métier, n'est-ce pas? Je suis cabaretier. Et puis...

SERLIEV -Et puis quoi?
 ZILAK -J'avais trouvé un bon moyen pour que mon vin ne vous fasse pas de mal.

SILLING -Quel moyen?
 ZILAK -Vous ne devinez pas?
 PINFEL -Canaille! je parie que tu y mettais de l'eau.
 ZILAK -Ben...un peu.
 PINFEL -Je m'en étais toujours douté. Un jour, j'ai même fait la réflexion...

ZILAK -Je me souviens, M.Pinfel. Ce jour là, j'avais eu la main trop lourde.

SERLIEV -Tu es un beau fripon.
 ZILAK -J'avais souci de votre santé, M.Serliev.
 SERLIEV -La belle excuse!
 ZILAK -(humblement) Maintenant que je vous ai fait cet aveu, est-ce que vous insistez encore pour que je vous serve à boire?

PINFEL -Ma foi!...
 ZILAK -Ce sera ma tournée. Je vous dois bien ça...
 (il entre à droite dans son cabaret)

SARIEV -(à Serliev) Il faut que je rentre chez moi.
 SERLIEV -Ah! c'est vrai, votre client... A plus tard. (Sariev sort au fond)
 SERLIEV -(regardant l'heure.) Plus que deux heures. (Il lève la tête) Le ciel s'obscurcit. (il frissonne) La comète approche.

SILLING -Je me demande si nous aurons le temps de souffrir.
 SERLIEV -Il vaut mieux ne pas y penser. (Il sort à gauche tandis que Zilak paraît à droite avec une bouteille de vin et des verres)

SCENE III ZILAK, PINFEL, SILLING

ZILAK -Tenez, goûtez-moi ça. Vous m'en direz des nouvelles. (Il remplit les trois verres et lève le sien) Messieurs, à notre bonne santé.

PINFEL -(manquant de s'étouffer) Ah! non Zilak, ne parlez pas de notre santé.

ZILAK -(faisant claquer sa langue) Il est bon, hein!
 PINFEL -(après avoir bu) Fameux. Qu'est-ce que c'est que ce vin là?
 ZILAK -C'est une bouteille que je n'ai pas baptisée.
 PINFEL -Pourquoi?
 ZILAK -Je la gardais pour moi.

(Pluck entre au fond à droite. Il est fatigué et marche lourdement)

SCENE IV PLUCK, PINFEL, SILLING, ZILAK.

PINFEL -Vous avez l'air fourbu M. le Professeur?
 PLUCK -(s'asseyant à droite) Je viens de marcher pendant trois heures.
 PINFEL -Pourquoi donc?
 PLUCK -J'ai tenu à rendre visite à mes anciens élèves...tout au moins à ceux envers qui je suis coupable. (Il soupire) Mes amis, j'ai une révélation à vous faire. J'ai failli à mon devoir de maître d'école. J'ai favorisé les paresseux et les cancreus qui m'offraient des cadeaux.

ZILAK -Oh! vous ne m'apprenez rien. S'il fallait que je compte toutes les bonnes bouteilles que je vous ai fait porter quand mon fils Vladimir fréquentait votre classe!

PLUCK -Oui. (nouveau soupir)... et ton fils Vladimir était - et de loin- le plus crétin de tous mes élèves...

ZILAK -Pourtant, vous lui donniez de bonnes notes.
 PLUCK -Oui. Ah! aujourd'hui, le remords pèse plus lourd qu'une pierre sur ma conscience. Moi! Moi, un professeur, j'aurais dû être au-dessus de toute compromission! Au lieu de cela...

PINFEL -Mes amis, je commence à croire que si nous avions tous été riches, nous aurions été honnêtes.

PLUCK -Et dire que c'est la comète qui m'a ouvert les yeux, la comète qui, avant deux heures, nous aura tous réduits en une poignée de cendre. Y pensez-vous?

ZILAK -Ma famille est à la campagne trop loin pour que j'aie le temps de la rejoindre. (Pleurant presque) Je vais mourir tout seul

DANS MON CABINET.

- PLUCK - Eh bien, avant de mourir, apporte-nous une dernière bouteille de vin... mais le même que celui-ci. C'est ma tournée.
- PINFEL - Non, la mienne.
- SILLING - Pas du tout. (à Zilak) A mon compte.
- ZILAK - C'est bien la première fois que vous vous disputez pour payer;
- SILLING - Je n'ai pas d'argent sur moi. Je te réglerai demain.
- ZILAK - (les yeux au ciel) Demain!... (Il entre dans son cabaret)
(On entend alors crier en coulisse: "Gendarmes, halte!" Et le capitaine Tommergau entre au fond à gauche. Son allure est moins martial qu'au premier acte.)

SCÈNE V LES MÈRES? TOMMERGAU

- TOMMERGAU - (se retournant vers la coulisse) Gendarmes, je n'ai plus d'ordre à vous donner. Allez où vous voudrez. Faites ce qui vous plaira. Ça m'est égal. (Descendant en scène)
Puisque les hommes vont mourir; il n'y a plus besoin de gendarmes pour les surveiller.
- PLUCK - Vous êtes un philosophe, un philosophe, Capitaine Tommergau.
- TOMMERGAU - Un homme qui a sa conscience pour soi peut regarder la mort en face.
- PINFEL - Pourquoi? Pas la moindre peccadille à vous reprocher? C'est beau d'être sûr de soi, de ne pas craindre d'être damné.
- TOMMERGAU - Dame, moi, je n'ai tué personne.
- PLUCK - Bien sûr, capitaine, vous n'êtes pas un assassin, mais ce ne peut être suffisant pour ne pas être damné.
- TOMMERGAU - Je n'ai jamais fait du mal à qui que ce soit.
- PLUCK - Sans doute, mais avez-vous jamais fait du bien à quelqu'un?
- TOMMERGAU - Dû, bien? Attendez que je cherche...
- PINFEL - Prenez donc un verre avec nous. Cela vous aidera à trouver.
- TOMMERGAU - Volontiers. Remarquez qu'il y a quelques heures encore j'aurais refusé de boire avec vous. Un capitaine de gendarmerie ne peut rien accepter de personne.
- PINFEL - (Au point où nous en sommes...
- TOMMERGAU - Oui quand la mort est sur le point de nous saisir à la gorge, les choses sont différentes. (Il s'assit) Si quelqu'un m'avait dit, le jour de la bataille de Palanka, que je disparaîtrais bêtement comme vous quelques années plus tard, je ne l'aurais jamais cru! Il est dur pour un officier de mourir comme le premier imbécile venu.
- PINFEL - (vexé) Merci pour nous, capitaine.
- TOMMERGAU - Comprenez-moi bien. C'est le privilège de l'officier de mourir sur le champ de bataille.
- PLUCK - Vous avez raison, capitaine. Heureux ceux qui sont morts pour la Patrie. Si vous étiez tombé au champ d'honneur, j'aurais composé à votre gloire une oraison funèbre que j'aurais lue aux élèves de l'école. Le bourgmestre aurait fait graver votre nom en lettres d'or sur une magnifique pierre tombale.
"Ci-git Yans Tommergau, capitaine de la Gendarmerie de Trelisberg, mort à la bataille d'Égri Palanka pour la défense de la Patrie." Et chaque jour, des jeunes filles de Trelisberg seraient venues déposer des fleurs sur la tombe du héros. Car vous auriez été le héros de notre cité.
- TOMMERGAU - Le héros! N'exagérons rien. À la vérité, à Palanka, je n'ai rien fait d'extraordinaire.
- PLUCK - (ironiquement à Pinfel) Et si modeste avec ça!
- TOMMERGAU - Non, non, je tiens à mettre les choses au point. Je vous répète que ma conduite n'a rien eu d'héroïque.
- SILLING - Pourtant, vous nous avez toujours dit...
- TOMMERGAU - Je sais, mais entre ce que je vous ai dit et... et la réalité, il y a une petite différence.
- PLUCK - (moqueur) Pas possible!
- TOMMERGAU - La compagnie que je commandais avait marché pendant quatre heures de suite. Nous eûmes alors à supporter une charge furieuse de la cavalerie moldave. Ah! les démons! En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ma compagnie était transpercée, fauchée, écrabouillée.
- PINFEL - Et vous avez eu la vie sauve?

- TOMMERGAU -Heu... oui.
 PINFEL -Comment avez-vous fait pour vous en tirer?
 TOMMERGAU -(embarrassé) Un peu avant la charge de cavalerie je... je m'étais éloigné.
 PLUCK -Autrement dit, Capitaine, vous avez fichu le camp?
 TOMMERGAU -Moi? Si l'on peut dire!
 PLUCK -Je ne vous fais pas de reproche. Je constate simplement que c'est dans la fuite que vous avez trouvé la salut. D'ailleurs, je le savais. Il y a quelqu'un en ville qui est très bien renseigné sur ce que ce fut votre conduite pendant la bataille.
 TOMMERGAU -Qui ça?
 PLUCK -Max Rhoden, votre ancien sergent qui, lui, a perdu la jambe droite ce jour là.
 TOMMERGAU -Si vous croyez ce qu'il raconte Rhoden!
 PINFEL -En tout cas, il n'a pas tourné le dos à l'ennemi.
 TOMMERGAU -Moi non plus. J'avais simplement été voir ce qui se passait à l'arrière... Un chef avisé doit être partout: sur les côtés, devant et derrière. J'étais derrière quand l'attaque s'est produite. Voilà tout.
 ILLING -Allons, capitaine, avouez que vous avez eu la frousse.
 TOMMERGAU -J'aurais voulu vous y voir. N'importe qui aurait perdu la tête en voyant cette avalanche de chevaux qui se jetaient sur nous.
 PLUCK -(riant) Ah! ah! Elle est bien bonne! Et dire que nous vous avons proclamé héros! (aux autres) UN héros qui montre son derrière à l'ennemi!
 TOMMERGAU -M. Pluck, vous devriez vous garder de tenir un pareil langage. A quelques heures de la mort, j'ai voulu être sincère et détruire cette légende que je n'ai pas méritée et dont vous m'avez entouré bien à tort.
 ZILAK -(Sortant du café avec une bouteille de vin et des verres) Voilà. (levant la bouteille) La meilleure bouteille du "Merle Blanc". (il verse du vin dans les verres. Tous s'approchant de la table.)
 PINFEL -(levant son verre comme pour porter un toast) Mes amis... à notre bonne santé... (il se reprend) ... à notre bonne mort.
 PLUCK -(qui commençait à boire, manque de s'étouffer.) Dites donc, vous ne pouvez pas trouver autre chose! (Ils boivent en silence. A ce moment Ludnik entre au fond)

SCENE VI LES MEMES, ROUDNIK

- ROUDNIK -Messieurs, votre conduite est déplorable. Au lieu de boire vous feriez mieux de rentrer chez vous et de passer ces derniers moments en famille.
 TOMMERGAU -Je n'ai pas de famille, M. le bourgmestre. Vous le savez bien.
 ROUDNIK -Vous, peut-être, mais les autres... allons, Messieurs, rentrez chez vous.
 SILLING -Oui, M. le Bourgmestre, mais avant de partir, je voudrais vous dire quelque chose.
 ROUDNIK -Je t'écouterai plus tard. (Silling sort au fond) Et vous, M. Pinfel?
 PINFEL -Si je rentrais à la maison; je perdrais la tête. Ma belle-mère pousse des hurlements sauvages. Ma femme n'a plus sa raison. Quant à ma fille, on a dû l'enfermer dans sa chambre. Elle voulait tout casser.
 ROUDNIK -Raison de plus. Ces femmes ont besoin de votre assistance.
 PINFEL -Mais...
 ROUDNIK -M. Pinfel, vous avez toujours été un faible. Le moment est venu de faire preuve d'autorité. Allez, rentrez chez vous.
 PINFEL -Bien, M. le Bourgmestre. (il sort au fond à gauche)
 ROUDNIK -(à Tommergau) Vous aussi, capitaine. Malheureusement, nous n'avons plus besoin de police. à présent.
 TOMMERGAU -Oui. J'ai déjà libéré mes hommes. Adieu, M. le Bourgmestre.
 ROUDNIK -(avec un soupir) Au moins, vous, la mort ne vous fait pas peur.
 TOMMERGAU -C'est vous qui le dites, M. le bourgmestre. Mais moi, je voudrais déjà être à demain. (Il sort au fond à droite)

ZILAK - (d'une voix lamentable) Demain, il ne restera de nous qu'un tas de cendres... un tout petit tas ... pas plus gros que ça... (il disparaît dans l'auberge.)

BOUDNIK - (arrêtant Pluck qui s'apprêtait à partir.) UN instant, voulez-vous, M. Pluck. J'ai à vous parler.

SCÈNE VII BOUDNIK, PLUCK

BOUDNIK - (s'asseyant à l'une des petites tables.) Mon cher Pluck, jadis nous avons été de grands amis, presque des frères...

PLUCK - Oui, mais depuis que vous êtes bourgmestre, vous me regardez du haut de votre grandeur.

BOUDNIK - Pluck, veux-tu me faire plaisir. Dis-moi "TU", comme dans le bon vieux temps.

PLUCK - Si cela peut te faire plaisir.

BOUDNIK - Merci. Mon vieil ami, ce n'est pas par orgueil que je t'ai tenu à distance, mais par devoir, et ce dev'ait m'être imposé par la dignité de ma charge. Ah! ce n'est pas drôle d'être bourgmestre.

PLUCK - (clignant de l'oeil) Allons donc! farceur.

BOUDNIK - Non, non, crois-moi. Rester enfermé toute la journée dans cette mairie à entendre des jérémiades, des réclamations... A propos des réclamations, je dois dire que beaucoup de ces plaintes te concernaient.

PLUCK - Moi?

BOUDNIK - Si je comptais le nombre de mères de familles qui sont venues me présenter leur doléances! Il paraît que tu as toujours favorisé les élèves dont les parents t'apportaient des cadeaux? Remarque que je n'ai jamais donné suite à ces réclamations.

PLUCK - Je te remercie.

BOUDNIK - C'est tout naturel. Entre vieux copains... et puis, (avec un soupir) les loups ne se mangent pas entre eux.

PLUCK - Qu'est-ce que tu veux dire?

BOUDNIK - Moi aussi, j'ai toujours donné la préférence à ceux qui pouvaient m'être utiles, ou qui se montraient particulièrement gênés.

PLUCK - (indulgent) Il est difficile de faire autrement quand on est le premier magistrat de la ville.

BOUDNIK - Ainsi, tu me trouves des excuses?

PLUCK - Bien sûr.

BOUDNIK - Alors, voilà qui m'encourage à libérer complètement ma conscience. Je viens de me confesser à ce saint homme qu'est le Père Hippolyte, le prier des capucins, mais ce n'est pas suffisant. Je vais aussi me confesser à toi qui es un ami de toujours. Ce que je me reproche le plus, c'est d'avoir spéculé sur les licences des commerçants. Quand je pense que le propriétaire du moulin Vecchio me remettait chaque année plusieurs centaines de couronnes pour que j'empêche de fonctionner le moulin de ce concurrent Guffi...!

PLUCK - Pas possible!

BOUDNIK - Et ce n'est pas tout. Il y a autre chose qui te concerne personnellement...

PLUCK - Moi? Qu'est-ce que c'est?

BOUDNIK - Tu te rappelles qu'il y a deux ans, j'ai ouvert un concours pour un poste d'inspecteur primaire de l'enseignement?

PLUCK - Oui. Eh bien?

BOUDNIK - C'est toi qui as présenté les titres les meilleurs.

PLUCK - Et c'est pourtant Rissen qui a été nommé. Rissen, un illettré, je n'ai jamais compris.

BOUDNIK - Tu vas comprendre. La veille du concours, Rissen m'a donné 3.000 couronnes.

PLUCK - Ah! Elle est forte, celle-là!

BOUDNIK - Ne te fâche pas. Même si je t'avais nommé inspecteur, cela ne t'empêcherait pas de mourir aujourd'hui.

PLUCK - Peut-être, mais je serais moins pauvre.

BOUDNIK - A quoi cela t'avancerait-il? Ecoute, Pluck, je veux réparer le tort que je t'ai fait. Voilà deux milles couronnes. Prends-les.

PLUCK - Tu plaisantes?

ROUDNIK -Non. Je te les donne bien volontiers.
 PLUCK -Je ne te reconnais plus.
 ROUDNIK -(lui mettant les billets dans les mains.) Tu vas partir pour un long voyage, un très long voyage. Emporte cet argent.
 PLUCK -(tristement) Je ne crois pas que j'en aurai besoin là où je vais aller, mais ... on ne sait jamais. (il empoche l'argent) Je te remercie, tu es un chic type. Quand je pense que je racontais partout que tu étais un avare et un goïste, un faux bonhomme et un orgueilleux, un préfiteur et un...
 ROUDNIK -C'est tout? J' ai eu tort de te donner ces 2.000 couronnes.
 PLUCK Pluck, tu es une belle canaille.
 -Oui. On peut se donner la main. (ils se serrent la main. Millenburg entre au fona à droite en chantant. Il salue jovialement Roudnik et Pluck.)

SCENE VIII MILLENBURG, ROUDNIK, PLUCK.

MILLENBURG -Messieurs, je vous salue.
 ROUDNIK -Vous êtes bien gai, M. Millenburg. Qu' il se trouve encore un homme qui ait le courage de chanter, voilà qui est surprenant!
 MILLENBURG -Si vous croyez que j' avale toutes vos balivernes! Je me demande quel est le crétin qui s' est amusé à affoler les populations en racontant cette histoire de comète et de fin du monde.
 PLUCK -Vraiment, vous n' y croyez pas, M. Millenburg?
 MILLENBURG -Allons donc! C' est une blague. La comète, comme tous les corps célestes, suit son propre itinéraire, mais il n' y a rien à craindre. Elle ne déviera pas de sa course pour venir s' écraser sur notre mappe monde.
 ROUDNIK -(avec hauteur) M. Millenburg, est-ce que par hasard, vous en sauriez plus long que les astronomes?
 MILLENBURG -Je ne connais pas les astronomes, mais pour oser mettre en circulation des bruits aussi stupides, je prétends qu' il faut être idiot.
 PLUCK -En sorte que vous ne croyez pas à la fin du monde pour aujourd' hui?
 MILLENBURG -Pas plus pour aujourd' hui que pour demain.
 ROUDNIK -Ne croyez-vous pas qu' en parlant ainsi, vous provoquez la colère du Seigneur?
 MILLENBURG -Au contraire, M. Roudnik. Je suis convaincu que le jour où le Seigneur décidera la fin du monde, nous n' en serons pas avertis par les astronomes. C' est précisément ce que je m' efforce de faire comprendre à tous ces malheureux qui hurlent de peur. En votre qualité de premier citoyen de Trellisberg, vous devriez essayer de calmer ces pauvres gens.
 ROUDNIK -Inutile de me dicter ma conduite. Je sais où est mon devoir.
 MILLENBURG -Oui, mais vous redtez à palabrer devant l' auberge "Merle Blanc".
 ROUDNIK -Palabrer! Je vous défends de parler ainsi à votre bourgmestre.
 MILLENBURG -"Mon" bourgmestre? Vous ne l' êtes plus pour longtemps.
 ROUDNIK -Je le suis encore pour une heure.
 MILLENBURG -Non.
 ROUDNIK -Comment, non?
 MILLENBURG -Aux prochaines élections nous voterons pour un homme qui a plus de mérite et plus de valeur que vous.
 ROUDNIK -Vraiment? Et quel est ce candidat, je vous prie?
 MILLENBURG -Vous le connaissez. C' est M. Sauer.
 ROUDNIK -Le Notaire? Ce n' est pas possible.
 MILLENBURG -Vous êtes le seul à ne pas être au courant. Vous verrez, c' est lui qui prendra votre place.
 ROUDNIK -Sauer! Sauer que je considérais comme un ami? Le misérable! Et vous voulez appuyer sa candidature?
 MILLENBURG -Oui. Sauer bourgmestre nous coûtera moins cher que vous. Je voterai pour lui par économie.
 ROUDNIK -(très agité, marchant de long en large) Il faut que je lui parle tout de suite, à ce "cher" Sauer. L' immonde individu! Oser me faire ça!
 MILLENBURG -(narquois) Ne vous mettez pas dans des états pareils. Quelle importance cela a-t-il? Vous oubliez la comète. Dans une heure il ne sera plus question d' élections.

ROUDNIK

-(subitement calmé) Bien sûr. N'empêche qu'il est profondément désagréable de constater que celui que l'on considérait comme un ami était en réalité un rival, et, disons le mot, un traître.

(Silling entre au fond)

SCÈNE IX SILLING, MILLENBURG, ROUDNIK, PLUCK

SILLING

-(toussant pour attirer l'attention de Roudnik.)

HEM!... HEM!

ROUDNIK

-Encore toi, Silling!

SILLING

-(pendant que Millenburg et Pluck parlent entre eux)

Tout à l'heure, M. le bourgmestre, j'ai voulu vous dire quelque chose et ... vous m'avez dit de revenir plus tard.

ROUDNIK

-De quoi s'agit-il?

SILLING

-(embarrassé) M. le bourgmestre, avant de passer dans l'autre monde, je me suis aperçu tout d'un coup que ... enfin, que je n'avais pas toujours été un homme... un homme sans défauts.

ROUDNIK

-Ah toi aussi! Pourquoi ne vas-tu pas trouver ton confesseur?

SILLING

-C'est ce que j'ai fait, M. le bourgmestre.

ROUDNIK

-Alors?

SILLING

-Il y avait tant de monde au confessionnal que j'en'ai pas pu attendre. On faisait la queue, le sacristain donnait des numéros. (un temps) M. le bourgmestre, vous avez toujours eu confiance en moi, n'est-ce pas?

ROUDNIK

-Oui. Je te considère comme un employé dévoué, scrupuleux, plein d'égards...

SILLING

-Plein d'égards?

ROUDNIK

-Oui.

SILLING

-Oh! Cela me fait de la peine que vous pensiez ça de moi.

ROUDNIK

-Pourquoi donc?

SILLING

-Parce que vous vous êtes mis le doigt dans l'oeil jusqu'au coude, M. le bourgmestre.

ROUDNIK

-Comment?

SILLING

-M. le bourgmestre, je vous ai toujours trompé, odieusement trompé.

ROUDNIK

-(à Millenburg et Pluck) Dites donc, vous entendez ça, vous autres?

SILLING

-C'est moi qui fais votre marché. Eh bien, ça vous coûte deux fois plus cher que vous le faisiez vous-même.

ROUDNIK

-Ça par exemple!

PLUCK

-Silling, un voleur: Et nous le prenions simplement pour un imbécile!

ROUDNIK

-Voilà ma dernière illusion qui s'en va!

SILLING

-Au fond, M. le bourgmestre, c'est vous qui êtes coupable.

ROUDNIK

-Moi?

SILLING

-Mais oui. Vous avez été bien imprudent d'avoir confiance en moi.

ROUDNIK

-Va-t-en. Va-t-en.

SILLING

- Attendez. Ce n'est pas tout. Vous avez dit aussi que vous me considérez comme un employé plein d'égards. Ah! Là, là, si vous saviez...!

ROUDNIK

-(aux autres) Qu'est-ce que je vais encore appréhender?

SILLING

-Vous rappelez-vous cet homme masqué et déguisé en pénitent noir qui, au carnaval dernier, s'est approché de vous et vous a enfoncé d'un coup de poing votre chapeau haut de forme jusqu'aux oreilles?

ROUDNIK

-Si je me rappelle!... je n'ai jamais réussi à savoir qui avait osé...

SILLING

-Eh bien, ne cherchez plus, M. le bourgmestre. Cet homme masqué, ce pénitent noir, c'était moi.

ROUDNIK

-Toi!

SILLING

-Oui, et quelques instants plus tard, souvenez-vous, vous avez reçu un grand coup de pied dans la bas des reins?

ROUDNIK

-Oui. Alors?

SILLING

-(tristement) C'était moi; toujours moi.

ROUDNIK

-Misérable!

SILLING

Ça me faisait tellement plaisir de penser que moi, un humble employé municipal, j'avais botté le derrière de mon bourgmestre.

ROUDNIK - (furieux) Va-t-en, va-t-en, Je ne veux plus te voir.
 SILLING - Mais je me repens, je...
 ROUDNIK - Va-t-en, encore une fois.
 SILLING - Bon, maintenant, ma conscience est en repos. (il sort au fond)

SCENE X ROUDNIK, MILLENBURG, PLUCK.

ROUDNIK - Décidément, on ne peut avoir confiance en personne. Des ingrats... Silling, Sauer, tous des ingrats. Et vous aussi, Millenburg. Quand je pense à ce que j'ai fait pour vous!
 MILLENBURG - Qu'est-ce que vous avez fait pour moi?
 ROUDNIK - Et toute ces lettres anonymes qui vous accusaient? N'est-ce pas Pluck?
 PLUCK - (vivement) Oh! moi, je ne suis pas au courant.
 MILLENBURG - (méfiant) Vraiment, vous ne savez rien? M. le bourgmestre avez-vous encore les deux lettres que vous m'avez montrées tout à l'heure?
 ROUDNIK - Oui. Les voici.
 MILLENBURG - (présentant les lettres à Pluck) En toute conscience, pouvez-vous prétendre que vous n'avez jamais vu ces lettres?
 PLUCK - Eh bien... tant donné les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons... je dois reconnaître que l'une de ces lettres celle-ci... ne m'est pas tout à fait inconnue.
 MILLENBURG - Autrement dit, c'est vous qui l'avait écrite?
 ROUDNIK - (comme Pluck ne dit rien) Eh bien, réponds Pluck.
 PLUCK - Peut-être. Mais l'idée de l'écrire n'est pas de moi. Elle est de ma femme. Pour éviter une querelle de ménage, j'ai consenti à ... à tenir la plume, mais ...
 MILLENBURG - M. Pluck, vous me dégoûtez profondément. (l'obscurité tombe de plus en plus)
 ROUDNIK - Mes amis, voyez comme le ciel est noir. La catastrophe se prépare. Plus qu'une demi heure...
 MILLENBURG - (ironique, regardant l'heure à sa montre) Même pas. Vous retardez M. le bourgmestre. D'après ma montre, il ne vous reste plus que 20 minutes à vivre.
 (La cloche de l'église tinte au loin)
 PLUCK - (levant la tête) La cloche de la cathédrale. On va célébrer un dernier office. Je tiens à y assister.
 MILLENBURG - Vous, M. Pluck? C'est bien la première fois que vous allez à l'église.
 PLUCK - (soupirant) Je paierai cher pour que ce ne soit pas la dernière. (Il va pour sortir au fond)
 ROUDNIK - Attends-moi, Pluck. Je t'accompagne. (Il sort avec Pluck)
 MILLENBURG - (seul) Cette dévotion soudaine est vraiment mouvante. (un temps) Dommage que ces comètes ne nous menacent pas plus souvent: les hommes seraient peut-être meilleurs... (Il sort pendant que le rideau tombe)
 F I D E A U.

A C T E T R O I S I E M E.

Même décor. Le lendemain matin.

SCENE I ZILAK, PINFEL.

(Au lever du rideau, Zilak dort, la tête posée sur une des petites tables du café. Pinfel paraît au fond et s'approche de lui.)

PINFEL - Zilak!... H! Zilak!...
 ZILAK - (sortant de sa torpeur) Qui m'appelle? Où suis-je?
 PINFEL - (le secouant) Allons, Zilak!
 ZILAK - Zilak!... On connaît mon nom au paradis?
 PINFEL - (même jeu) Réveille-toi. Tu n'es pas au paradis. Tu es sur la terre... tu entends sur la terre.
 ZILAK - (se frottant les yeux) Comment? C'est vous, M. Pinfel. Ah! Je comprends tout. Nous sommes les seuls survivants du désastre. Pauvres de nous!
 PINFEL - Comment? Tu n'es pas content d'être en vie?

- ZILAK - Bien sûr que je suis content, mais ... mais à qui vais-je vendre mon vin à présent, puisque je n'ai plus que vous comme client.
- PINFEL - Personne n'est mort, mon vieux Zilak.
- ZILAK - (interdit) Personne?... C'est impossible, la comète...
- PINFEL - La comète n'était qu'une blague. Les astronomes viennent de reconnaître qu'ils s'étaient trompés. Nous sommes vivants, Zilak, nous sommes tous vivants.
- ZILAK - Quel dommage!
- PINFEL - Qu'est-ce que tu dis?
- ZILAK - - Ca s'était si bien passé! J'étais mort sans m'en apercevoir!.. (Serliev entre au fond)

SCENE II ZILAK, PINFEL, SERLIEV.

- SERLIEV - M. Pinfel, savez-vous l'heure qu'il est? Hier, j'ai oublié de remonter ma montre.
- PINFEL - (après avoir consulté sa montre) 11h 30.
- SERLIEV - Et nous sommes vivants!
- PINFEL - Oui.
- SERLIEV - Quel malheur!
- PINFEL - Comment? Vous aussi, vous vous plaignez. Vous devriez vous réjouir au contraire, puisque la comète n'a pas réduit en cendre notre pauvre planète.
- SERLIEV - Comme si nous pouvions nous réjouir après ce qui s'est passé hier!
- PINFEL - M. Serliev, je ne vous comprends pas.
- SERLIEV - Vous n'avez donc aucun souvenir des confidences que nous nous sommes faites? Je vous le répète, M. Pinfel, il eût été préférable que nous soyons tous morts.
- PINFEL - M. le pharmacien, je ne me rappelle pas exactement ce qui s'est passé hier, mais, de toutes façons, je trouve que la vie a du bon. N'est-ce pas Zilak?
- ZILAK - Pour sûr.
- SERLIEV - Attendez quelques heures et vous ne serez peut-être plus de cet avis. (Il sort au fond en hochant la tête).
- PINFEL - La peur a dû lui troubler la cervelle.
- ZILAK - Je le crois aussi.
- (Sauer entre avec précaution au fond à droite. Il lève la tête comme pour inspecter le ciel, regarde à gauche et à droite et paraît stupéfait que rien n'ait changé depuis la veille.)

SCENE III SAUER, PINFEL, ZILAK.

- SAUER - (d'une voix étouffée) Est-ce possible?
- PINFEL - Bonjour, M. Sauer. Eh bien, vous ne vous attendiez pas à celle-là!
- SAUER - M. Pinfel; est-ce bien vous que je vois?
- PINFEL - Ben, il me semble.
- SAUER - (palpant les bras de Pinfel) Oui, c'est bien vous. Vous êtes encore de ce monde?
- ZILAK - Et vous aussi, M. le Notaire.
- SAUER - (apercevant Zilak) Zilak!!!... c'est à ne pas y croire. Figurez-vous qu'hier soir, vers 7h, j'ai pris un somnifère. Je voulais mourir sans m'en rendre compte. J'ai dormi lourdement, et je viens seulement de me réveiller. Imaginez ma stupeur quand je me suis trouvé dans ma maison! Je me suis habillé, je suis sorti, et les deux premières personnes que je rencontre, c'est vous, M. Pinfel et vous Zilak. Mais alors, et la comète?
- PINFEL - La comète? Aucune nouvelle.
- SAUER - Qu'est-ce qui s'est passé?
- PINFEL - Il s'est passé que les astronomes sont des fumistes et non des imbéciles d'avoir ajouté foi à leur divagation.
- SAUER - (soupirant largement) Ah! comme il est agréable de se réveiller bien vivant, alors que l'on craignait de s'endormir dans un sommeil éternel.
- PINFEL - Ah! Oui.
- SAUER - A présent, la vie me nous paraître plus précieuse encore.

PINFEL -Ca, c'est moins sûr.
 SAUER -Comment?
 PINFEL -Vous semblez oublier qu'hier, en avisageant notre fin prochain nous nous sommes racontés quelques petites histoires que nous aurions bien fait de garder pour nous.
 SAUER -De quoi voulez-vous parler?
 PINFEL -Vous ne vous rappelez pas? C'est que vous n'êtes pas encore bien réveillé!
 (A ce moment, Pluck paraît au fond. Il a l'air soucieux.)

SCENE IV PLUCK, SAUER, PINFEL, ZILAK.

PINFEL -(apercevant Pluck) Tenez, voilà quelqu'un qui se souvient, lui, car il a une bonne mémoire. Bonjour, M.Pluck.
 PLUCK -(préoccupé) Bonjour, M.Pinfel. Bonjour, Messieurs.
 SAUER -Eh bien, M.Pluck, quelle heureuse surprise! La terre continue de tourner.
 PLUCK -Ne m'en parlez pas. Je suis effondré.
 ZILAK -Et pourquoi?
 PLUCK -Quand je pense qu'hier j'ai été assez fou pour raconter au bourgmestre... (il s'arrête.)
 PINFEL -Qu'est-ce que vous avez raconté au bourgmestre?
 PLUCK -Rien... rien.
 SAUER -Ah! Je comprends, vous vous êtes laissé aller à des confidences. Vous n'êtes pas le seul, malheureusement.
 PLUCK -Comment? Vous aussi?
 SAUER -Hé oui. A présent le pharmacien en sait long sur mon compte.
 PLUCK -Que lui avez-vous dit?
 SAUER -Il est inutile que je vous le répète. (a part) Ce que j'ai pu être bête!
 PINFEL -Que voulez-vous. Hier c'était un jour de confession générale... et, les confessions générales, ça n'est jamais très édifiant.
 SAUER -Nous avons bien besoin de nous faire ces aveux!
 Quelle idée nous a pris!
 ZILAK -On avait tellement la frousse!
 PINFEL -Si vous voulez mon avis, la comète n'est rien à côté de ce que nous allons voir.
 PLUCK -Qu'est-ce que nous allons voir?
 PINFEL -Réfléchissez, M.Pluck. Hier encore, nous pouvions entretenir des illusions, mais nous avons cru devoir étaler largement notre vie intime, et nous en avons appris, des choses!
 ZILAK -Et alors?
 PINFEL -Sachant ce que nous savons les uns des autres, je ne donne pas 200 francs à notre vieillesse pour être à feu et à sang. Vous verrez.
 (Silling paraît au fond)

SCENE V ZILAK, SAUER, PLUCK, SILLING;

SILLING -(très gai) Bonjour Messieurs. Ah! mon vieux Zilak, si quelqu'un m'avait dit hier soir je viendrais siffler un verre chez toi ce matin; je l'aurais traité de fou. Et pourtant...
 ZILAK -(faisant un mouvement de sortie) Je vous apporte ça tout de suite, M.Silling.
 SILLING -Où vas-tu?
 ZILAK -Vous chercher ce que vous demandez: une bouteille de vin.
 SILLING -(l'arrêtant) Je n'en veux pas de ta vinasse. Je sais ce qu'elle vaut: une mixture innommable.
 ZILAK -Il ne faut pas croire ce que j'ai raconté hier, M. Silling.
 SILLING -Si, je le crois; il n'y a rien de tel que la frousse pour pousser les hommes à être sincères. (plus bas) J'en sais quelque chose.
 ZILAK -(en confidence) Il me reste encore quelques bonnes bouteilles, des vraies. Je les avais gardées pour moi. Je vais vous en servir une, avec une bonne tranche de pâté.
 SILLING -Ah! oui, ton fameux pâté de lapin?
 ZILAK -Oui.
 SILLING -Ton fameux pâté de lapin qui n'est qu'un mélange de chat et de lapins putrides...
 ZILAK -M. Silling, vous me déconsidérez.

- SILLING -C'est toi-même qui nous en as dévoilé la recette dans un moment de franchise.
- ZILAK -Un mot de plus, M. Silling, et je fais un malheur. (Il s'approche de Silling, menaçant.)
- PUICK -(qui discutait à voix basse avec les autres, s'interpose) Voyons, qu'est-ce qui vous prend? Nous venons à peine d'échapper à un grave danger et vous recommencez à vous battre.
- SILLING -Cet aubergiste de malheur a le toupet...
- PINFEL -Vous feriez mieux de vous taire, M. Silling! Après ce que vous avez fait...
- SILLING -Moi? Qu'est-ce que j'ai fait?
- PINFEL -C'est vous qui avez semé la terreur en colportant cette histoire de comète.
- SILLING -Mais...
- PINFEL -Vous mériteriez que le bourgmestre vous jette en prison pour quelques mois.
- SAUER -Très juste. Silling mérite une bonne leçon.
- SILLING -Elle est forte, celle-là! C'est à la Poste que j'ai appris la nouvelle de la fin du monde. C'était officiel. Je n'ai rien inventé. On m'avait même chargé d'alerter toute la ville.
- PUICK -Vous dites que vous n'avez rien inventé? Eh bien, moi, je n'en suis pas aussi sûr que vous. Vous auriez voulu connaître certains petits détails qui nous concernent que vous ne vous y seriez pas mieux pris.
- SAUER -SILLING est très bête. Quelqu'un a dû le pousser à agir ainsi.
- PINFEL -Vous avez raison, M. Sauer. Et si l'homme auquel je pense est le coupable, je vous prie de croire qu'il aura à faire à moi.
- SILLING -(abasourdi) Voyons, Messieurs, réfléchissez. Si j'avais voulu me moquer de vous, est-ce que je me serais compromis au point d'avouer à notre bourgmestre que je lui avais botté le derrière...
- ZILAK -Très juste.
- SILLING -Si, après ça, je ne perds pas ma place!
- ZILAK -Oh! Sûrement, il va vous renvoyer.
- SILLING -Qu'est-ce que je vais devenir? Je ne peux tout de même pas espérer que le bourgmestre a oublié ce que je lui ai dit.
- PINFEL -Evidemment. D'ailleurs, aucun de nous n'a oublié. N'est-ce pas, M. Sauer?
- SAUER -Non, M. Pinfel, et je pense à ce moment au carillon que je vous avais donné à réparer et que vous avez revendu...
- PINFEL -Moi?
- SAUER -C'est vous-même qui l'avez avoué. Alors; je vous donne trois jours, vous entendez, M. Pinfel, trois jours pour me restituer ce carillon ou pour m'en rembourser la valeur.
- PINFEL -Votre carillon ne vaut pas 2.000 couronnes.
- SAUER -Peut-être pas, mais pourquoi, ce chiffre de 2.000 couronnes?
- PINFEL -C'est la somme que vous avez indûment touché pour que la femme de Serliev n'hérite pas du moulin qui lui revenait. Et! Ah! Vous aviez oublié ça, mais Serliev, lui, s'en souvient certainement.
- PUICK -M. le Notaire, je crois que vous êtes coincé.
- SAUER -Et vous aussi, M. Pluck; cela devrait vous inciter à garder un silence prudent.
- PUICK -(avançant sur Sauer) Pardon, je prétends...
- PINFEL -(venant entre eux) Voyons, voyons, mes amis. (Il les sépare) Je le disais bien qu'avant ça, la ville serait à feu et à sang. (Millenburg entre au fond, l'air railleur)

SCENE VI MILLENBURG, SAUER, PUICK, PINFEL, SILLING, ZILAK

- MILLENBURG -Alors, Messieurs, il paraît que votre comète a changé d'avis en cours de route?
- SAUER -M. Millenburg, vous avez tort de plaisanter.
- MILLENBURG -Je ne plaisante pas. Je parle sérieusement.
- PUICK -Vous au moins, vous n'avez pas cru à la comète. Vous avez bien de la chance.
- MILLENBURG -Oui, j'ai de la chance, la chance de connaître maintenant tous les petits secrets de la ville sans m'être compromis moi-même.

- PINFEL -Et dire que c'est vous qui avez le plus de choses à vous reprocher!
- MILLENBURG -(riant) Moi? Allons donc! Mais je suis un parfait honnête homme. M.Pinfel, et je vous mets au défi de prouver le contraire.
- PINFEL -Tenez, je préfère m'en aller.
- MILLENBURG -C'est ça. Allez réparer vos pendules. Mais réparez-les sérieusement et sans demander trop cher. (Pinfel disparaît au fond à gauche.)
- MILLENBURG -(se tournant vers Zilak qui se dispose à rentrer dans son auberge.) Où vas-tu Zilak?
- ZILAK -(hargneux) Alors, je n'ai plus le droit d'aller voir ce qui se passe dans ma cave?
- MILLENBURG -(moqueur) Mais si, mais si. Va capoter ton vin, Zilak, mais quand même, n'y mets pas trop d'eau...
- ZILAK -J'aime mieux ne pas répondre. (il rentre chez lui)
(A ce moment, Silling qui depuis un moment regardait en coulisses cherche à filer à l'anglaise.)
- MILLENBURG -Et vous aussi, Silling, pourquoi vous saavez-vous?
- SILLING -J'aperçois là-bas M. le bourgmestre et je ne tiens pas à avoir une conversation avec lui.
- MILLENBURG -Tu as raison. C'est prudent.
(Silling s'esquive au fond à droite)

SCENE VII MILLENBURG, SAUER, PLUCK, PUIS ROUDNIK

- PLUCK -La vie va devenir impossible. Nous n'oserons plus nous regarder en face.
- MILLENBURG -A qui la faute? Vous avez été bien naïfs, reconnaissez-le.
- SAUER -Vous avez beau ne pas avoir dévoilé votre vie privée, les gens n'en auront pas plus d'estime pour vous, M.Millenburg.
- MILLENBURG -J'ignore ce que les gens penseront de moi, mais un fait est certain: je suis le seul habitant de la ville dont la réputation reste inattaquable. (Roudnik entre au fond à gauche)
- PLUCK -Ah! Voici M.Roudnik.
- MILLENBURG -(narquois) Bonjour, cher et sympathique bourgmestre...
- ROUDNIK -(préoccupé) Bonjour, Messieurs.
- MILLENBURG -Tiens, comment se fait-il que vous soyez déjà levé? Après une journée comme celle d'hier, vous devriez encore dormir.
- ROUDNIK -Ne m'en parlez pas. Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit.
- MILLENBURG -~~Sillings~~ (riant) Comme beaucoup de gens, je crois.
- ROUDNIK -Je suis votre bourgmestre, ne l'oubliez pas. Après l'incident d'hier, il m'appartient de calmer définitivement les esprits.
- MILLENBURG -Ce ne sera pas facile, mon cher bourgmestre, car les esprits sont plutôt en effervescence.
- ROUDNIK -Bah! Un reste de crainte qui s'évanouira bien vite.
- MILLENBURG -La crainte disparaît, mais ce que vous ne pourrez pas effacer, c'est cette confession générale à laquelle certains de vos administrés se sont livrés hier...
- ROUDNIK -Quelle confession générale?
- MILLENBURG -Ils doivent être ce matin dans leurs petits souliers. (à Sauer et Pluck) N'est-ce pas, Messieurs?
- ROUDNIK -Expliquez-vous? M.Millenburg, car je ne comprends pas.
- MILLENBURG -Il ne serait pas charitable que je vous rappelle les aveux mutuels que vous vous êtes faits hier.
- ROUDNIK -Qu'est-ce que vous me chantez là? Quels aveux?
- MILLENBURG -Une touchante émulation s'était emparée de vous tous. C'était à qui s'accuserait des péchés les plus graves!
- ROUDNIK -Vous avez dû rêver, mon cher Millenburg.
- MILLENBURG -Hé non, je n'ai pas rêvé. Et vous-mêmes, M.lr bourgmestre, n'avez-vous pas reconnu...
- ROUDNIK --l'interrompant) Un instant, je vous demande pardon. (allant à gauche vers la pharmacie de Serliev) M.Sserliev, voulez-vous venir un instant, je vous prie...
- Voix de SERLIEV -Voilà, j'arrive.
- MILLENBURG -Pourquoi appelez-vous le pharmacien?
- ROUDNIK -(très calme) Vous allez voir.
(Serliev entre à gauche)

SCÈNE VIII

MILLENBURG, SAUER, PLUCK, ROUDNIK, SERLIEV.

- SERLIEV
ROUDNIK -C'est vous qui m' avais appelé, M. le Bourgmestre?
-Oui. Figurez-vous que notre ami Millenburg a grand besoin d' être soigné.
- MILLENBURG
SERLIEV -Hoi?!
-Qu'est-ce qu'il a?
ROUDNIK -Il a... il a qu'il a perdu la tête.
MILLENBURG
ROUDNIK -C'est vous qui êtes devenu fou!
- (avec compassion) Je vous en prie, M. Milenburg... (à Serliev) Vous allez sur le champ lui préparer un remède efficace qui lui permettra de reprendre ses esprits.
- MILLENBURG - (suffoqué) Je ne rêve tout de même pas. Hier, vous prelotiez de peur... C'est en tremblant que vous confessiez votre indignité...
- SAUER -Qu'est-ce que tout cela signifie? Vous avez des hallucinations, non cher Millenburg.
- MILLENBURG
ROUDNIK -Mais rappelez-vous... (avec force) cela s'est passé hier...
-Hier? Mais voyons, hier, s'il n'y avait pas eu cette invraisemblable histoire de la comète, la journée aurait été aussi normale que toutes celles qui l'avaient précédées et que toutes celles qui suivront. N'est-ce pas, Messieurs? En tout cas, aujourd'hui, le calme et la concorde règnent dans notre bonne ville. Tous les citoyens de Treisberg sont unis dans un sentiment de fraternité exemplaire...
- SERLIEV
ROUDNIK - (bas à Pluck) Il va un peu fort, le bourgmestre!
-Mes amis, je suis fier d'être le premier magistrat d'une ville aussi aimable, aussi généreuse. Oui je suis fier d'être votre bourgmestre et... (appuyant pour Sauer) Et j'espère le rester longtemps.
- PLUCK
MILLENBURG - (bas à Sauer) Ça, c'est pour vous!
-M. le bourgmestre, vos paroles sont magnifiques, mais vous ne permettrez de vous dire...
- ROUDNIK - (avec douceur, comme s'il voulait le calmer) Non, non, ne dites rien. Entrez tout de suite chez vous et mettez-vous au lit. M. Serliev va vous confectionner un de ces médicaments dont il a le secret.
- MILLENBURG
ROUDNIK -Mais...
- (avec plus d'autorité) A la maison et au lit! M. Serliev, vous êtes un pharmacien de première classe et nous savons quels soins minutieux vous apportez dans la préparation de vos remèdes...
- SERLIEV
ROUDNIK - (rougissant) Oh! M. le bourgmestre...
SERLIEV - (préemptoire) Si, si, je sais ce que je dis.
ROUDNIK - (enfin éclairé) J'ai compris. Comptez sur moi, M. le bourgmestre.
-Et vous reconduirez ensuite le malade à son domicile.
- MILLENBURG - (à branlé) Mais alors... alors... est-ce que je serais vraiment malade q...?
- ROUDNIK --Espérons que ce ne sera rien, mais il faudra soigner.
(entraînant doucement Millenburg) Allez, Millenburg, allez, mon petit ami.
(Roudnik accompagne ainsi Millenburg dans la pharmacie de Serliev. Celui-ci sort également)
- PLUCK - Si vous voulez mon avis: notre bourgmestre est complètement saoul.
- SAUER -Allons donc! C'est un malin. Il fait semblant d'oublier ce que nous avons raconté hier, dans l'espoir que nous oublierons ce qu'il nous a dit.
- ROUDNIK - (Redescendant en scène après que Millenburg et Serliev ont disparu à gauche comme pour entrer dans la pharmacie.)
Il est toujours pénible de voir un homme jeune et robuste comme Millenburg perdre la raison.
- PLUCK
ROUDNIK
SAUER -Oh! Serliev le remettra vite d'aplomb.
- (les yeux au ciel) Souhaitons-le.
- (regardant l'heure à sa montre) Déjà IOH! On n'attend à l'étude pour régler la succession du vieux Blümenz. Ce ne sera pas facile. Les héritiers se battent à celui qui obtiendra la maison du défunt.

ROUDNIK -Dah! Tout s'arrangera. Vous êtes un notaire habile, doublé d'un homme incorruptible. Nul doute que vous ne parveniez à mettre ces gens d'accord, en vous inspirant de la loi.

SAUER -(mi figue) mi raisin) Décidément, vous êtes un homme très intelligent, M/Roudnik... et le plus avisé des bourgmestres.

ROUDNIK -Bourgmestre... bourgmestre... je ne le suis peut-être plus pour longtemps.

SAUER -Qui songerait à prendre votre place?

ROUDNIK -Oh! Personne, M.Sauer, personne. Et vous, le dernier, j'en suis sûr. (Il lui tend la main) Aurevoir ami.

SAUER -Aurevoir. (Il sert la main de Roudnik et sort au fond)

SCENE IX ROUDNIK, PLUCK.

ROUDNIK -(donnant une tape amicale sur l'épaule de Pluck)
Mon vieux Pluck; tu vas venir déjeuner à la maison.

PLUCK -Je te remercie, mais...

ROUDNIK -Si, si, nous t'attendrons à une heure. Tiens, j'aurais dû inviter aussi notre brave notaire.

PLUCK -Tu veux recevoir Sauer chez toi!... après ce qu'il t'a fait!

ROUDNIK -(Prenant un air innocent) Qu'est-ce qu'il m'a fait?

PLUCK - Il voulait se faire nommer bourgmestre à ta place.

ROUDNIK -(ouvrant de grands yeux) Sauer!... Allons donc!

PLUCK -Rappelle-toi ce que Millenburg t'a dit hier.

ROUDNIK -(faisant l'ignorant) Qu'est-ce qu'il m'a dit, Millenburg?

PLUCK -...que Sauer espérait te battre aux prochaines élections.

ROUDNIK -C'est Millenburg qui a raconté ça?

PLUCK -Mais Oui. Tu étais furieux et...

ROUDNIK -Je n'ai aucun souvenir de...

PLUCK -C'est un peu raide. Je n'ai tout de même la berlue!

ROUDNIK -Je me le demande.

PLUCK -Ecoute, mon vieux, que vis-à-vis de tout le monde tu fasses semblant d'oublier les événements d'hier, d'accord. C'est même ce qu'il y a de plus intelligent à faire. Mais, avec moi, ça ne prend pas. Voyons, Roudnik...

ROUDNIK -(feignant l'inquiétude) Sais-tu que je commence à être sérieusement inquiet. C'est d'abord Millenburg qui pique une crise. Maintenant, c'est toi...

PLUCK -Vraiment, tu ne te souviens de rien.

ROUDNIK -Non.

PLUCK -Soit. Je vais te raffaîchir la mémoire. Et l'argent que tu m'as donné hier?

ROUDNIK -(après une imperceptible hésitation) Moi, je t'ai donné de l'argent?

PLUCK -Les 2.000 couronnes dont tu m'as fait cadeau? Ah! ah! ça te dit quelque chose?

ROUDNIK -Non.

PLUCK -Voyons, voyons, rappelle-toi. Nous avions peur de mourir... nous nous sommes confessés nos fautes... et toi, saisi de remords, tu m'as donné 2.000 couronnes.

ROUDNIK -Ah! Première nouvelle.

PLUCK -Je ne voulais pas accepter. Qu'avais-je besoin de cet argent alors que je croyais passer dans un autre monde. Mais tu as insisté. "Prends ces 2.000 couronnes m'as-tu dit. Tu pars pour un long voyage. On ne sait jamais ce qui peut arriver."

ROUDNIK -Je néys suis plus du tout. Voyons, tu prétends que moi, moi, Roudnik, je t'ai donné de l'argent?

PLUCK -Oui.

ROUDNIK -Et cela ne t'a pas étonné de ma part?

PLUCK -Ah! Si, plutôt parce qu'entre nous, tu as une belle réputation d'avare.

ROUDNIK -Et je la mérite.

PLUCK -Oh! Tu n'es pas un méchant homme. Tu es un faible, voilà tout. Et, chez les faibles, la peur est le commencement de la sagesse.

ROUDNIK -Mais enfin, où veux-tu en venir?

PLUCK -Je vais te rendre ces 2.000 couronnes, car je suis un honnête homme.

ROUDNIK -Un honnête homme? Depuis quand?

PLUCK -Depuis hier.

ROUDNIK - Est tu crois que je vais accepter cet argent... cet argent que je net'ai pas donné?

PLUCK - Comment? Tu refuses?

ROUDNIK - Énergiquement.

PLUCK - (sidéré) Mais alors, si tu refuses, c'est que vraiment tu ne m'as rien donné.

ROUDNIK - Voilà une heure que je me tue à te le dire. Et d'abord, pour-quoi t'aurais-je fait cadeau de 2.000 couronnes?

PLUCK - Parce que tu avais un remords.

ROUDNIK - Un remords?

PLUCK - Le remords d'avoir favorisé Rissen en lui donnant le poste d'inspecteur primaire, alors que ses titres ne valaient pas les miens.

ROUDNIK - ((apitoyé) Mon pauvre ami, qu'est-ce que tu racontes là!

PLUCK - Lis tout de suite que j'ai ~~raconté~~ rêvé!

ROUDNIK - (inquiète) Rêvé... rêvé... c'est peut-être plus grave que ça.

PLUCK - Tu ne vas ~~pas~~ tout de même pas prétendre qu'il ne s'est rien passé hier?

ROUDNIK - Mais rien!.. absolument rien.

PLUCK - Mais moi-même... il me semble avoir raconté ...

ROUDNIK - Quoi donc?

PLUCK - ... que j'avais donné à certains élèves de bonnes notes qu'ils ne méritaient pas.

ROUDNIK - Tu divagues, mon pauvre Pluck.

PLUCK - Je divague?

ROUDNIK - Mais oui. (il pose sa main sur le front de Pluck puis il lui tâte le pouls) Allons bon, voilà ce que je craignais.

PLUCK - Qu'est-ce que j'ai?

ROUDNIK - Pouls très vif... accompagné de délire.... comme Millenburg. C'est une épidémie. Il faut enrayer ça tout de suite. (Appelant à gauche) M. le Pharmacien!... (Serliev paraît à gauche. Il tient un mortier dans lequel il tourne un pilon)

SCENE X SERLIEV, ROUDNIK, PLUCK

SERLIEV - Qu'est-ce que c'est?

ROUDNIK - Avez-vous préparé le remède de M. Millenburg?

SERLIEV - (montrant son mortier) Je suis en train, M. le bourgmestre.

ROUDNIK - Vous doublerez la dose. M. Pluck présente les mêmes symptômes.

SERLIEV - Pas possible!

ROUDNIK - Idées fixes, divagation, température anormale... (à Pluck) Quand tu auras pris ton remède, tu rentreras chez toi et tu te mettras au lit... au lit avec une bonne bouillotte.

PLUCK - Oui, je... (il s'essuie le front) je me sens pas très bien.

ROUDNIK - Ce ne sera rien. Grâce aux remèdes de notre ami Serliev, il n'y paraîtra plus demain. (à Serliev) Vous le reconduirez chez lui, comme Millenburg. C'est plus prudent.

SERLIEV - Entendu, M. le Bourgmestre.

ROUDNIK - Va, va, mon petit Pluck. (Il le pousse doucement vers la gauche. Pluck disparaît avec Serliev. Roudnik reste seul en scène.)

ROUDNIK - (radieux) Eh bien, tout est arrangé. Cela m'a coûté 2.000 couronnes... mais ce n'est pas payer trop cher le bonheur de ma chère petite ville... et ma tranquillité personnelle.

(Il sort au fond en se frottant les mains)